

LE GOUFFRE DU NOIRMONT

Prologue

Ami, qui que tu sois, si tu lis ce récit, tu dois savoir qu'il m'a été confié par un mourrant alors qu'il achevait sa vie au Prieuré de Villedieu les Rochejean. J'ai transcrit ce témoignage selon ses dernières volontés pour qu'il reste à jamais trace de son étrange histoire.

Je m'appelle Frère Bastien et je vais sur mes quatre vingt ans. A l'heure où j'écris moi-même ces mots, ma santé me fait quelque fois défaut, mais j'ai encore bon souvenir de ce que m'a raconté cet homme, Benoît le Fauchoux comme on l'appelait dans la contrée.

Il est venu frapper à la porte du monastère alors qu'il se savait déjà perdu. La maladie le rongait de l'intérieur et il n'y avait personne qui puisse rien faire pour le guérir, car nul ne savait comment traiter son mal.

Alors, nous, Frères de Villedieu, nous l'avons accompagné jusqu'à son dernier souffle, et en temps que Père supérieur, c'est moi qui l'ai veillé. Voici donc ce qu'il m'a conté:

Chapitre 1

Terre natale

Je me nomme Benoît le Faucheux, je rentre en ces jours de l'automne dans ma soixante treizième année et mon corps me livre un combat que je sais perdu. Alors que je termine ma vie ici bas, il me pèse des secrets que je veux confesser, car mon âme sera ainsi apaisée. Je suis né au village de Mouthe en l'an 1813 non loin des sources de la rivière nommée Doubs et y ai vécu presque toute ma vie. Mais lorsque la maladie m'a envahie, j'ai été accueilli en ces lieux au monastère de Villedieu, tout à côté de mes modestes terres. Elles n'iront à personne, car je n'ai plus de famille, depuis que mes deux fils m'ont quitté et ont renoncé à leurs biens. Ils m'ont pris pour un fou quand, après tant et tant d'années de silence, je leur ai enfin livré le fardeau de mon secret. Ils ont préféré faire leur vie dans de lointaines contrées, sans jamais revenir au pays, sans que jamais je ne puisse les revoir. Je lègue donc ce qui me reste aux bonnes œuvres, que Dieu m'en fasse crédit pour le pardon de mon péché.

Je suis donc né ici, sur les terres de mes aïeux dans le hameau de Mouthe, un petit village bordé de champs, de montagnes, et aussi d'une grande forêt. Ma famille avait fui sa région d'origine alors que le roi Louis XV était en guerre contre les Anglais au siècle dernier. Il livrait bataille après bataille avec l'Angleterre, puis avec les Prussiens, obligeant le peuple à se déplacer pour ne pas tomber sous les armes dans les combats. Même si la révolution n'empêchât pas les conflits, les gens des campagnes furent plus épargnés et purent enfin s'établir. Ma famille avait donc fait sienne cette belle région où naît le courant du Doubs. C'est, dit-on, un grand fleuve dont je n'ai jamais vu qu'un petit ruisseau serpentant au travers des bois de Noirmont et traversant le village. Son cours apporte l'eau qui fait vivre les cultures et les bêtes. Enfant, je m'y baignais souvent à la belle saison avec mes camarades. Il faut dire que la nature nous procurait tant que nous n'avions qu'à prendre ce qu'elle nous apportait.

Des autres villages alentours comme Rondefontaine, Sarrageois ou Gellin, tous les enfants allaient à la même école aux Villedieu où je finis aujourd'hui mes jours. Ces hameaux n'étant pas bien grands, ils ne pouvaient avoir chacun leur école, ni leur instituteur, aussi, ce furent souvent les religieux qui nous enseignèrent. Parmi eux figuraient certains des Frères de la communauté dont je crois bien en avoir encore reconnu très récemment. Dans ma jeunesse, nous partagions notre temps entre l'école quand c'était possible et les travaux de champs où nous aidions nos parents.

Quand la classe était finie et que les blés, la vigne ou le bétail nous en laissait le loisir, nous allions profiter, mes camarades et moi, de la nature environnante. J'avais de nombreux amis de tous âges, venant des villages proches. Jacquot, Roland, Thierry et Nicodème étaient ceux de mes plus fidèles amis et nous formions un groupe inséparable auquel mon petit frère Antoine rêvait de se joindre, mais nous le jugions trop jeune. Pour sceller notre amitié nous avons conclu un pacte. Nos secrets devaient rester dans le sein du sein de "l'Alliance du Noirmontais" comme nous nous étions nous-mêmes proclamés. Les poltrons n'avaient pas leur place dans ce groupe. Ensemble nous bâtissions des refuges dans les bois, manigancions des farces à

l'endroit des filles, et même lorsque nous étions plus hardis, nous avions toujours quelque chapardage ou menu larcins à notre actif.

Jacquot était de Mouthe comme moi, ses parents vivaient du fromage de leur troupeau de chèvres. Ils habitaient une grande bâtisse à l'autre bout du hameau où vivaient aussi ses grands-parents, ses cinq frères et sœurs. Roland et Thierry étaient frères et venaient de Rondefontaine. Unis comme les doigts de la main, ils partageaient tout et avec nous, ils étaient comme en famille. Leur père était mort sous les ruades du cheval d'un soldat anglais, et, avec leur mère, ils logeaient depuis chez leur oncle qui habitait une ferme. C'étaient deux complices que rien ne semblait pouvoir ébranler. Quant-à Nicodème le grand comme on le surnommait à cause de sa grande taille, il était notre aîné. Parfois, il nous contait des histoires sur les gens de Gellin où il habitait avec toute sa famille depuis toujours. Il connaissait la région comme sa poche pour l'avoir arpentée avec son grand-père lorsqu'il chassait le gibier et qu'il l'emmenait avec lui. A quelque occasion, et seulement lorsque nous n'avions pas de projets secrets, il venait accompagné de sa sœur. Clotilde était la seule fille qui était autorisée à se joindre à notre groupe, mais n'avait droit à la parole qu'avec notre autorisation.

J'avoue que je ne m'étais jamais opposé à sa venue, car Clotilde était une jolie jeune fille qui habitait mes rêves. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un lointain souvenir, car c'est l'une des sœurs de Jacquot qui me donna mes deux fils lorsqu'elle devint mon épouse bien plus tard. Margot remplaça vite Clotilde dans mes songes lorsque, devenu plus âgés, nous allions ensemble aux vendanges. A l'ivresse du vin nouveau, succéda celui de l'amour et sa main me fut accordée par son père à mes vingt et un printemps. Elle en avait deux de moins, mais était travailleuse et bonne mère. Quant-à Clotilde, j'y reviendrai un peu plus tard, car sans elle et mes camarades de jeux, cette histoire n'aurait sans doute pas été.

La campagne était un terrain de jeu où, de l'hiver à l'été, il y avait toujours quelque chose à faire. Les traîneaux qui servaient au ramassage du bois faisaient d'excellentes luges en hiver, les arbres nous tendaient leurs fruits en été, et le Doubs était l'occasion de se rafraîchir ou de pêcher le poisson. Téméraires, nous bravions souvent l'interdiction de nos parents en explorant les nombreuses grottes que le ruissellement de l'eau creusait dans la roche calcaire. C'est d'ailleurs dans l'une de ces grottes près de la forêt de Noirmont que le Doubs prend sa source. La région était truffée de ces galeries plus ou moins grandes et les risques d'effondrement ou d'engloutissement étaient important surtout par temps d'orage. Nos parents le savaient et étaient inquiets à chacune de nos escapades.

Mais qu'à cela ne tienne, l'excitation et la curiosité étaient plus forts que le danger et les plus hardis s'enfonçaient parfois loin dans les entrailles de la roche. Nous rentrions tout crottés et devons inventer des histoires de moins en moins crédibles pour cacher la vérité à nos parents. Rien n'y faisait, pas même leur colère ou les punitions, car c'était affaire d'homme que de se montrer vaillant et courageux devant les filles.

Il y avait cependant un endroit qui, non seulement nous était formellement interdit comme le reste, mais qui, du fait de ses mystères, nous fascinait en même temps qu'il nous effrayait. Nous n'avions pas même le droit de nous en approcher. C'était un endroit mythique qui recelait bien des secrets que certains disaient être légendes, et que d'autres affirmaient être l'exacte vérité. De génération en génération, le terrible trou béant avait apporté avec lui ces histoires extraordinaires. Ce qui est sûr, c'est que, légende ou pas, tous craignaient cet endroit dit maléfique. C'est bien simple, il était tellement réputé que, dans la région, tout le monde l'appelait: LE gouffre !

Jamais, ô grand jamais, nous n'avions seulement osé nous y rendre. D'ailleurs nous ne connaissions même pas son endroit exact, nous savions seulement qu'il était au-delà de la forêt de Noirmont au Pré-Loin au pied du Crêt Sapeau. C'est ainsi que se nomme la montagne tout près du village. La mort rôdait autour de ce gouffre, et seuls les anciens osaient parfois évoquer quelques mots à son sujet. Même à l'école, où l'un ou l'autre s'était risqué à interroger le maître, nous avions pour seule réponse de nous détourner du gouffre maudit.

Qu'y avait-il de si mystérieux dans cet endroit, pour que tous le redoutent sans jamais dire ce qu'ils en savaient. Comment savait t'on d'ailleurs, si personne n'en parlait jamais qu'à mots couverts ? Les grands l'évoquaient parfois entre eux lorsque l'hiver approchait, mais quand nous, les enfants, tentions de surprendre quelque parole, ils changeaient de conversation. Mais un jour, c'était à la veille de mes douze ans, j'entendis pour la première fois des "choses" sur les mystères du gouffre.

C'était à l'heure du souper, nous étions attablés lorsqu'on frappa à la porte. Père se leva et ouvrit la porte par laquelle s'engouffra aussitôt un vent glacé. Sur le palier, se tenait un homme emmitoufflé dans un long manteau. Il s'agissait de notre voisin, Philippe de Fulbert, que père fit entrer et s'asseoir à notre table. Visiblement perturbé et apeuré, notre visiteur ne se fit pas prier pour accepter un bol de soupe. Alors que mes parents commençaient à l'interroger sur le motif de ses craintes apparentes, il répondit qu'il eût été préférable que nous, les enfants, ne restions pas là. Avec hâte, mère nous fit lever de table et gagner l'étage où étaient nos chambres. Antoine n'avait que sept ans et ne comprenait pas qu'on le prive de son repas, il me fallut beaucoup de diplomatie pour le faire taire afin d'écouter de qui se disait en bas. En effet, mes parents l'ignoraient peut-être, mais, sous notre lit, une lame du plancher bâillait et on pouvait voir et entendre ce qui se passait dans la pièce du dessous.

Je m'assurais donc que mon frère séchait ses larmes, puis, me glissant sous le lit, je tendis l'oreille et épiâis les deux hommes en grande conversation. Mère les rejoignit dès qu'elle se fut assurée qu'Antoine s'était calmé.

Chapitre 2

Macabre découverte

Monsieur de Fulbert était le seul notable du village. Il était formé à la médecine des bêtes, un vétérinaire disait-on. Il habitait Mouthe depuis que son père lui avait légué ses biens et qu'il s'était éteint. C'était un gaillard malgré son métier de la science. Comme on aimait à se moquer des gens de la ville chez nous, les notables étaient souvent fétiches à côté des paysans que nous étions, car le travail de la terre, ça rend solide. Mais ce Fulbert, il en avait vu des choses, aidé à mettre bas des vaches et soigné des taureaux, au risque de se faire embrocher. Je le voyais souvent, et son imposante barbe le rendait encore plus impressionnant.

Mais ce soir là, la peur se lisait sur son visage, et, même si je ne percevais que le haut de son crâne depuis mon observatoire, je ressentais la crainte qui habitait ses paroles. En quelques mots, il rappela la tragique disparition de Lise, une gentille fermière d'à côté et qui n'était jamais revenu des prés quatre ans plus tôt. A l'époque, elle avait mené son troupeau au pied des monts, accompagnée de son chien. Deux jour durant, rappela monsieur Philippe, tout le village s'était mis à sa recherche sans jamais la retrouver. Paraîtrait-il même que son troupeau avait été décimé. On crut aux loups, même s'ils étaient plutôt discrets par ici.

Fulbert poursuivit son récit en marmonnant quelques mots pour signifier qu'il aurait bien bu quelque verre afin de retrouver de la voix. Père se leva et sortit du coffre une petite goulée en terre cuite dont il ôta bruyamment le bouchon. L'autre en avala une gorgée et, visiblement revigoré, reprit le cours de son récit. Je compris qu'on avait retrouvé des restes humains non loin de la lisière de la forêt et qu'il pouvait sûrement s'agir de la disparue. Après quatre ans passés à l'air libre, le corps devait être complètement décharné, et monsieur de Fulbert ajouta même que les ossements étaient partiellement rongés. Une fois encore, la terreur qu'inspiraient les loups faisait son œuvre. Mais ce qui inquiétait les villageois, c'était qu'ils s'étaient aventurés aussi près du village, et avaient attaqué un être humain. D'habitude en effet, les loups étaient plutôt craintifs et ne s'en prenaient qu'aux bêtes même par grand froid.

Et le vétérinaire de poursuivre en précisant que des traces de morsures évidentes avaient été décelées sur le squelette. Ce qui le terrorisait c'était la dimension de la mâchoire qui semblait les avoir provoqué. Il termina sa macabre description en ajoutant que les ossements étaient comme carbonisés, mais que toutefois, la boucle du ceinturon qui avait été retrouvée presque intacte ne laissait aucun doute sur l'identité de la morte. Décidément, la découverte de ce qui restait de la pauvre Lise allait faire grand bruit au village ces prochains jours.

Comme mon attention s'était relâchée alors que d'horribles images hantaient mon imagination, les quelques mots de mon père au sujet du gouffre me replongèrent dans la conversation. Il demanda à Fulbert si le corps gisait loin du gouffre de

Noirmont, et précisément, il n'en était qu'à quelques centaines de mètres. Alors, se redressant sur la chaise, père lâcha:

- "ça y est, ça recommence !".

Mais monsieur Philippe le rassura:

- "rien ne dit que la malédiction du gouffre y soit pour quelque chose, d'ailleurs, si ce qu'on dit était vrai, pourquoi Lise il y quatre ans et plus rien depuis ?"

Alors que la conversation devenait des plus passionnantes, j'entendis des pas dans l'escalier, c'était sans doute ma mère qui venait s'assurer qu'on s'était endormi. Je gagnais aussitôt mon lit en prenant soin de ne pas réveiller Antoine qui lui, dormait déjà à poings fermés sur le sien. Effectivement, la silhouette de maman apparut bientôt au seuil de la chambre, laissant un rai de lumière pénétrer par la porte. Comme tout lui sembla calme, elle referma sans un mot et descendit à nouveau les marches.

Sitôt la porte refermée, je regagnais mon observatoire et appliquais l'oreille sur le bois du plancher. Père venait de remettre du bois dans l'âtre de la cheminée, et les claquements des bûches sous l'effet de la chaleur m'empêchaient de distinguer clairement la conversation. Je ne perçus que quelques bribes, qui ne m'apprirent rien de plus. La chaleur et la fatigue aidant, je m'assoupis sous le lit. Heureusement, le grincement de la porte d'entrée me réveilla au départ de monsieur de Fulbert et je pus regagner mes draps sans me faire surprendre.

Ce fut donc tout ce que je recueillis comme informations ce soir là, mais je ne pus en fermer l'œil de la nuit. Au petit matin, je n'eus qu'une hâte: en faire profiter mes camarades du Noirmontais. Ce fut à peine si je pris le temps du repas du matin, tant j'étais excité. Mère ne devait pas se douter que j'avais tout entendu, alors je fis mine de rester normal, même si mes tartines emplissait ma bouche plus vite que je ne pouvais les mâcher. Heureusement, il n'y avait pas école, ce qui m'autorisa à rejoindre très tôt mes amis. Maman répéta à plusieurs reprises qu'il ne fallait pas s'éloigner des limites du hameau, je savais pourquoi, mais elle n'en montra rien, de peur de nous effrayer.

Comme à l'accoutumée, le clan se donna rendez-vous à la sortie de Mouthe sur le chemin de Sarrageois en direction des Villedieu. C'était le lieu des retrouvailles lorsqu'on se rendait à l'école. Thierry et Roland arrivèrent les premiers et je fus trop impatient d'attendre que tous soient là pour leur dévoiler ce que j'avais entendu. Très vite, lorsque les autres nous rejoignirent, l'histoire eut fait le tour du groupe. Nous nous retirâmes alors vers l'extérieur du village pour discuter de "l'affaire". Nous l'ignorions, mais, alors que nous en débattions, les adultes eux aussi ne parlaient que de cela au village. Nous allions le savoir un peu plus tard, on n'enterre pas un corps sans avoir préalablement enquêté sur les raisons de sa mort. Et c'est à la garde des Villedieu qu'on demanda à faire venir un homme de loi.

En tous cas, tout cela nous avait refroidis et il n'était plus question pour l'instant d'enfreindre les interdictions de nos parents. L'heure était grave et tant que la morte n'aurait pas été examinée de plus près, nous ne devions plus quitter les abords du village. Dommage, car l'hiver s'était installé, et nous ne pouvions pas profiter des

premières neiges. Par ici, l'hiver commence presque en automne et le froid envahi vite la région. Mes camarades et moi ne savions pas où avait été trouvé Lise, mais malgré l'horreur de la situation, nous aurions bien voulu "voir".

En fait, les ossements avaient été ramenés au village, de peur d'être dispersés par les animaux sauvages et peut-être même par quelque chien enhardi et qui aurait trouver des os à ronger. C'est dans un sac à foin disait-on, que l'on avait transporté et déposé chez le vétérinaire ce qui ne faisait guère plus d'une livre. Pendant qu'on préparait une messe avec le père supérieur de la communauté voisine et que l'on s'affairait à fabriquer un cercueil, une délégation partit vers Besançon pour en revenir avec les autorités chargées d'enquêter. Mouthe ne comptait en effet ni homme de loi, ni même de gens d'armes.

Depuis que le comte Simon de Vexin, était mort, la contrée ne comptait plus de nobles, à l'exception de Philippe de Fulbert. Au siècle dernier, monsieur le comte de Vexin avait fondé l'ermitage devenu ensuite le prieuré de l'abbaye de Saint-Oyen de Joux. C'est de là que naquit jadis notre village. Mais il n'était peuplé que de paysans, de notre vétérinaire et de monsieur l'Abbé. C'est donc à la ville qu'il fallut se rendre pour en ramener les "hauts cols" comme on disait. Quatre villageois partirent pour un long trajet dans la campagne enneigée. Il leur fallait éviter les villes encore occupées par les autrichiens, même si le traité de paix avait été signé avec la Grande-Bretagne, l'Autriche, la Prusse et la Russie. L'armée recrutait les hommes en âge de combattre et la délégation risquait d'être enrôlée par la toute nouvelle armée de Charles X dont le sacre venait d'avoir lieu.

Mais c'est sans encombre que, cinq jours plus tard on vit revenir la petite troupe accompagnée d'un détachement militaire et d'un carrosse aux armes de Besançon la Grande. C'était bien la première fois que je voyais un tel attelage. Rien à voir avec les bœufs tractant nos charrues. A l'école, il n'existait que de vagues dessins qui représentaient la cour des Seigneurs et sur lesquels j'avais pu voir ces belles dorures. Le carrosse se frayait un difficile passage dans les ornières laissées par les charrues et la neige éclaboussait ses flancs décorés.

Quand le cortège s'immobilisa au centre du village, l'un des soldats descendit de sa monture et pénétra dans la maison de monsieur Philippe de Fulbert. Il en ressortit quelques instants plus tard, pour ouvrir le chemin à un homme engoncé dans une cape noire à col montant, avec un chapeau qui ressemblait à celui de Napoléon vu dans les livres d'écoles. Jacquot lança d'ailleurs:

- "c'est Napoléon"
- "mais non, dit calmement Nicodème, Napoléon est mort, il y a quatre ans, tu n'a pas écouté à l'école"
- "mais alors, il est mort la même année que madame Lise"
- "oui, mais pas par ici"

Un a un, les neuf du cortège pénétrèrent dans la maison du vétérinaire, tandis que le cocher fit dételer le carrosse et ordonna qu'on mit les chevaux à l'abri pour la nuit et qu'on les nourrisse. Ce qui fut fait sur le champ par le palefrenier qui

accompagnait le cortège. Honoré, le ferrant du village fut plein d'attention pour les magnifiques bêtes à la robe soignée et au garrot si fin qu'on eut dit ceux des cerfs. Jamais on n'avait vu de tels chevaux par ici, les seuls que nous connaissions étaient ceux des labours au ventre gros, aux pattes et aux sabots massifs. C'est qu'ils auraient eu peine à retourner la terre les montures des nobles avec leur petite encolure.

La nuit commençait à tomber, le froid gagnait et nous nous fimes houspiller pour aller nous coucher, mais la soif de savoir nous faisait oublier les promesses et le vent glacial. Pourtant, et alors que l'enquête semblait retenir les nobles de Besançon plus que de raison, il nous fallut renoncer à veiller avec les anciens qui lorgnaient au travers des carreaux éclairés seulement par la pâle lueur des lanternes ou des bougies. Sans doute que les enquêteurs avaient fort à faire avec cette malheureuse dont on ne savait comment elle avait péri car on ne les revît pas paraître de la nuit jusqu'au petit matin.

L'homme au chapeau de Napoléon s'appelait Bertrand d'Angonstin, il était le Haut Magistrat de la Cour de Franche Comté et avait le titre honorifique de Juge de la République. Il allait, flanqué de ses trois proches collaborateurs: son chef de Cour, Maître Victorien Flambier-Rocheterre, son greffier monsieur Charles de Piaut et un docteur en médecine qu'on disait spécialisé dans l'étude des morts, le docteur Jean-Emile Lacombe Fontaine. Sa fonction était médecin légiste et c'est lui qui établit le premier constat. C'est mon père qui avait recueilli toutes ces informations et en avait parlé au souper.

Sous la bonne garde des six soldats qui les avaient accompagnés depuis Besançon, ils s'installèrent au presbytère où l'Abbé Grandolé les invita à prendre leur premier repas depuis leur arrivée la veille. Chargés des lourdes malles qu'ils avaient décrochées du carrosse, les militaires installèrent ces seigneuries dans leurs appartements provisoires. Ils y étaient à l'étroit, car l'Eglise et ses dépendances n'étaient pas bien grands, mais il y avait chaud et pouvaient loger dans un certain confort. Ainsi se termina la première journée d'enquête.

Chapitre 3

L'antre des loups

Malgré cette longue nuit d'attente, il fallut encore être patient pour que l'enquête en révélât plus sur la mort de la jeune femme. Il faut dire qu'à l'époque de sa disparition, les bêtes qui avaient été retrouvées mortes avaient été brûlées sans aucune forme de procès pour éviter les maladies. Ces messieurs de Besançon regrettaient de ne plus pouvoir comparer les dégâts sur le corps retrouvé à ceux qu'ils auraient pu étudier sur les animaux tués. La taille des profondes morsures les laissait perplexe, et nous avec, même si nous ne faisons que les imaginer.

Pourtant, un nom commençait à circuler, dont j'ignorait le sens, car je n'en avais jamais entendu parler: Gévaudan. A ce qu'on disait, il s'agissait d'une région lointaine et à prononcer son nom, celui-ci évoquait encore la terreur près d'un demi-siècle après les faits qui lui étaient rattachés. Dès l'aube, la rumeur s'amplifia et bientôt on ne parlait plus que de cela. Chez les gens de la terre, les histoires que l'on conte du bout des lèvres vont bon train, et Mouthe était de ces contrées où peu de choses se disait ouvertement. Mais lorsque la peur envahi les maisons, alors les langues se délient et la rumeur enfle.

A mi-journée, à l'initiative de monsieur l'Abbé, un grand rassemblement fut organisé dans la grange Puteau. C'était un lieu de rencontre pour les grandes occasions. Fêtes du village, mariages, conseils d'anciens ou du village, tout ou presque se passait dans cette ancienne grange qui avait autrefois appartenu au comte avant la révolution et son départ du village. La propriété avait été cédée à la communauté villageoise au denier symbolique et servait donc à la fois de salle des fêtes et de salle du conseil.

Tout le village s'y rassembla à l'heure dite. Profitant de la confusion et de l'extrême concentration de l'auditoire, je m'introduisis avec quelques camarades entre les planches des cloisons et nous nous cachâmes derrière une charrue. Le prélat y attendait ses paroissiens de pied ferme. Il commença par faire taire les rumeurs les plus stupides qui, selon lui, avaient déjà leur sale besogne en faisant renaître de vieilles croyances. Il s'était longuement entretenu avec les enquêteurs qui avaient écarté l'hypothèse d'un loup, aussi gros soit-il. Si en apparence, les morsures étaient bien celles d'un animal, un loup en revanche, ne brûle pas ses proies, mais le démon... Au moment où il abordait l'aspect spirituel de son intervention, monsieur le Juge d'Angonstin fit son apparition, toujours accompagné de ses fidèles assistants. Il interpella vivement l'Abbé en lui rappelant que si sa mission cléricale l'autorisait à ramener ses ouailles à la raison, il devait se garder de toute information concernant l'enquête en cours. L'Abbé s'excusa de ses débordements et confirma qu'il n'était pas dans ses intentions de révéler le contenu des premiers examens.

Le magistrat s'avança en traversant l'assemblée et se posta devant les villageois. Il regarda longuement les visages qui l'interrogeaient du regard et esquiva un sourire dédaigneux. Mais cette façon de faire provoqua une rumeur parmi les présents et il ne fallut pas longtemps avant que quelqu'un ne s'exclame:

- "Demoiselle Lise était du village, on a le droit de savoir !"

- "C'est exact, cher monsieur, mais pas avant que j'en eusse décidé" rétorqua le notable d'un ton sec et autoritaire.

- "c'est honteux, on voit bien que ce ne sont pas vos enfants qui sont exposés aux loups ou autres bestioles". Et sa phrase entraîna une agitation générale.

Les militaires esquissèrent un mouvement que le magistrat réprouva aussitôt d'un large balayage de sa cape, ce qui eut pour effet de stopper leur zèle. Aussitôt, leurs mains quittèrent crosse des mousquets et garde des sabres.

- "détrompez-vous madame, la peur saisit tout être dès lors qu'il ne sait à quoi il a affaire, et je ne suis pas plus rassuré que vous pour l'instant, et ce, tant que nous ignorerons précisément la cause de la mort de cette jeune fille" mais alors que ses mots semaient le trouble, il s'empessa de rassurer la foule en ajoutant:

- "mais la science parlera et l'on saura". Il dit cela en désignant subrepticement le docteur au fond de la grange.

Même si ses habilles paroles avaient effectivement apaisé l'auditoire, la réprobation se sentait parmi les villageois. Saisissant l'ampleur de la tension latente, le juge ajouta:

- "Nul ne sait si les loups sont capables de pareilles horreurs, mais nous en saurons plus dès demain".

- "Que n'a t'on dit que Lise fut brûlée ?" interrogea Hubert, un participant.

Et les gens de souligner la justesse de sa question en insistant pour qu'on leur réponde.

Je perçus ce que cette question avait comme implications: à notre époque, le feu était symbole religieux, mais aussi de sorcellerie. Par deux fois, le village avait subi les assauts d'incendies mémorables, en 1583, puis en 1639. Les habitants restaient discrets sur les raisons de ces destructions comme si le diable en personne ou Dieu au contraire avait autrefois jeté son opprobre sur cette humble commune pour une obscure raison.

- "oui, dites-nous si elle fut consumée par le diable !" lança une petite vieille.

- "allons chère madame, le temps des sorcières est révolu, vos croyances n'ont plus cours à notre époque" et il poursuivit, malgré le regard réprobateur du curé.

- "Lise a sans doute été brûlée accidentellement avec les restes de son troupeau, et rien ne permet d'affirmer que ses os qui portent effectivement des signes de calcination n'ont pas été pris dans les flammes d'un feu survenu bien après sa mort"

- "Et le Gévaudan, quand parlera t'on du Gévaudan ?"

- "Oui, la bête immonde est venu jusqu'à nous, elle vit toujours..."

A nouveau, l'assemblée haussait le ton, et le magistrat avait de plus en plus de peine à cacher ses propres craintes. Tous les indices relevés sur les restes de la morte se confondaient en effet avec la terrible histoire que l'on contait sur cette contrée du centre de la France.

Plus tard, bien plus tard dans ma vie, j'appris ce qui s'y était passé: une série d'évènements avait eut lieu entre le 30 juin 1764 et le 19 juin 1767, période au cours de laquelle plusieurs dizaines d'attaques mortelles et de nombreuses autres, non

mortelles, furent attribuées à un animal qu'on désigna alors comme un loup ou encore une meute sévissant dans les forêts du Gévaudan.

Pour l'heure, cette hypothèse fut clairement écartée par les enquêteurs, qui n'excluaient pourtant pas une attaque d'animal sauvage. Manifestement l'idée d'un assassinat avait, elle aussi été repoussée, à cause de la sauvagerie avec laquelle les vaches avaient été massacrées. Même si une personne s'était attaquée à Lise, pourquoi décimer près de dix-huit vaches de la sorte ?

Et alors que le flot des questions commençait à se tarir, et que quelques uns s'apprêtaient à quitter la grange, une voix puissante et éraillée se fit entendre, même si je la reconnus rapidement, dans le contexte du moment, elle me sembla effrayante :

- "les flammes de l'enfer jailliront des entrailles de la terre et alors en sortira l'immonde et cruelle tourmente du peuple pêcheur ! voyez comme agit le monstre des ténèbres et comment il met en déroute ceux qui osent l'approcher, ainsi parlaient nos anciens et j'en suis le témoin" la tirade fut stoppée net par un petit groupe de paysans qui empêchèrent le vieux Eugène de poursuivre sa phrase. Mais alors qu'ils croyaient l'avoir maîtrisé, celui-ci repartit dans un déluge de paroles qu'on eût dit insensées, animé par une passion qui renforça encore davantage sa voix:

- "vous croyez tout connaître avec vos sciences, vous, gens de la ville, mais moi je l'ai vu, votre tueur, je sais que la bête se terre encore dans le trou et qu'elle frappera encore bien des fois, alors, vous, vous et vous" disait-il en pointant du doigt les hommes en beaux habits, "vous pourrez sortir vos grands airs et votre science, mais ils ne seront rien devant sa gueule béante et..."

Cette fois, violemment, trois hommes le firent taire avant qu'il ne fut poursuivit pour insulte à magistrat. Car son âge avancé ne lui aurait pas évité les foudres de la justice en colère. Les soldats remirent rapidement de l'ordre dans le chahut qui régnait et firent évacuer la foule.

J'étais à la fois terrifié et intrigué par les propos du vieillard, qui, même s'ils semblaient sortis d'un esprit malade, avaient quelque chose de fascinant. Par deux fois, Eugène l'ancien avait évoqué le gouffre. Sans nul doute qu'il parlait du gouffre de Noirmont, le gouffre interdit. Pourquoi donc ce lieu revenait-il au centre de toutes les conversations où planait un vent d'effroi et de mort ?

Avec mes camarades, nous avons échappé à la vigilance des adultes, ce qui nous avait permis d'assister tout comme eux à cette joute verbale. Les paroles qui furent dites au cours de cette soirée résonnent encore en moi comme si eurent été prononcées tantôt. Ah ! si nous avions su alors l'importance de toutes ces choses. Ce soir là, l'hiver s'était installé dans les âmes comme à l'extérieur.

Chapitre 4

Légendes anciennes

Le cours normal de l'enquête avait repris dans le plus grand secret cette fois, afin de préserver tous les détails qui auraient pu engendrer une nouvelle agitation au village. Bien sûr, cela alimentait toujours les conversations, mais le manque de consistance des informations avait grandement atténué les effets du rassemblement de la grange Puteau. Les investigations d'Angonstin et des enquêteurs se faisaient tantôt au village, tantôt à l'extérieur, si bien on ne savait pas précisément ce qu'ils cherchaient.

Ce matin là Clotilde nous avait rejoint avec son frère Nicodème et je me sentais pousser des ailes. J'aurai bravé tous les dangers pour lui plaire et ceci me motiva à entraîner les autres à suivre les traces que les acolytes du juge avaient laissés dans la neige fraîche. Comme nous avions l'interdiction formelle de nous éloigner du village, et que, bien souvent, ils devaient se rendre sur les lieux où s'étaient vraisemblablement déroulés les faits, cela compromettait notre espionnage. Alors nous imaginions les scénarios de leurs démarches qui, bien qu'effrayants à souhaits, étaient en deçà de la réalité. Mais cela, nous ne le savions pas encore, et les grands pas plus que nous mêmes. En tous cas, Clotilde était suffisamment apeurée pour que je devienne son protecteur attitré. Cela me conférait le rôle du héros dans lequel je me complaisais. Pour l'heure, le mystère du gouffre subsistait, et l'enquête semblait piétiner.

Ce devait être aussi l'avis d'Eugène qui ne manquait aucune occasion de ressasser ses étranges allusions à qui voulait l'entendre. Mais le froid et la neige limitant les déplacements des gens, il n'avait par conséquent qu'un auditoire très restreint à pouvoir intéresser. Jacquot émit l'idée de se rendre chez Eugène afin de l'entendre raconter ses folles histoires. Car tous les adultes du village étaient convaincus du délire du vieux et ne prôtaient guère attention à lui.

Tous les cinq, cols remontés jusqu'au nez, nous nous rendîmes donc chez le vieillard en bravant le vent et le froid. Presque à l'extrémité du hameau, la petite maison du veuf se dressait au bout d'une petite allée bordée d'arbres fruitiers. Leurs branches croulaient sous le poids de la neige et nous-mêmes devions faire des prouesses pour ne pas rester piégés dans l'épaisse couche blanche. Nos pas crevaient bruyamment la fine croûte à peine maculée par les quelques feuilles qui avaient résisté à l'automne et qui jonchaient à présent la surface.

Après avoir péniblement traversé presque tout le village et rejoint le pas de sa porte non sans difficultés, nous attendîmes d'être tous regroupés pour frapper le battant d'un seul chef. Sans doute trop content d'avoir un visiteur, Eugène ne se fit pas attendre longtemps avant d'ouvrir. Emmitouflé dans une couverture, et coiffé d'un bonnet rouge qui l'aurait fait passer autrefois pour un révolutionnaire, il prit la volée de vent en pleine figure. Ses rides se crispèrent et il nous dévisagea avec dans les yeux, comme un air de déception. Sans doute eût-il préféré autre visiteur que des

enfants. Toujours est-il qu'il nous fit entrer en accompagnant son invitation d'un geste ample qui fit se soulever son manteau improvisé. Dans un craquement sinistre, la porte se referma derrière nous et la neige cessa d'entrer.

C'était ma première visite chez le vieil homme. Je contemplais l'espace qui lui servait de cadre de vie. Les épais murs de torchis entrouverts par deux minuscules fenêtres et la porte que nous venions de franchir, étaient difformes à cause sans doute de l'âge avancé de la maisonnette. Au fond, dans l'âtre, brûlait un feu auquel mes camarades et moi-même nous réchauffâmes bien vite. Le vieux Eugène était le doyen du village et son visage meurtri par le temps inspirait le respect. Par le passé, il s'était déjà illustré par ses récits apocalyptiques mais nous étions trop jeunes pour en avoir profité autrement que par nos parents. Etrangement d'ailleurs, il restaient évasifs sur la véracité de ces "histoires à dormir debout".

Eugène ôta doucement sa cape de fortune et s'assit sur une chaise branlante. Puis, toujours sans un mot il nous observa longuement. Je faisais de même en scrutant tous les reliefs de sa peau abîmée, une partie masquée par une imposante barbe grisonnante et mal entretenue. Ses membres semblaient frêles et pourtant je me souvenait l'avoir vu résister à trois villageois le soir de la réunion où il s'était manifesté. Comme ses yeux se fixèrent un instant sur moi, je détournais le regard pour balayer les murs. Je n'avais pas observé jusque là les objets posés ou accrochés çà et là. Il y avait des ustensiles de cuisine, mêlés à des outils, mais au milieu de ce capharnaüm, il y avait également des crânes de bêtes à cornes, une mâchoire que j'imaginai être celle d'un loup et quelque chose que je ne pus identifier mais qui ressemblait à de la pierre taillée.

Eugène se racla la gorge et engagea la conversation:

- "alors les p'tits gars, qu'est ce qui vous amène ?"

D'un seul chœur et sans s'être concertés, Thierry et Roland répondirent:

- "contez-nous l'histoire du gouffre, m'sieur"

- "ah c'est don cela. Eh bien mes mignots, vos parents ne vous ont donc rien dit ?"

- "nous savons que c'est dangereux"

- "PIRE que ça" fit t'il d'une voix tonitruante qui nous fit sursauter,

- "pire que ça", reprit-il encore, "le diable lui-même règne en ces lieux, que dis-je le diable ? non, mais l'immonde monstre des ténèbres"

Cette fois, nous étions toute ouïe malgré l'effroi qui devait se lire dans nos yeux. Alors Eugène raconta que dans sa jeunesse, d'autres étranges disparitions avaient émaillé l'histoire de Mouthe et de ses environs. Autrefois, les anciens évoquaient déjà de gouffre maudit. On s'accordait à dire que les loups en avaient fait leur demeure, mais certains témoignages différaient de cette seule explication. En des temps plus ancien, racontait-il, des rituels avaient lieu à proximité de cette grotte. On y sacrifiait des bêtes pour apaiser disait-on, la colère de la bête. Parfois même, justice était rendue pour des actes graves commis au village en condamnant le coupable à

servir d'offrande à ses griffes. D'ailleurs, toujours d'après son récit, il subsiste aujourd'hui encore des traces de sa férocité jusqu'aux abords du hameau.

Il se leva avec peine et se dirigea vers l'objet que j'avais aperçu quelques temps plus tôt et que je n'avais pas pu ni su identifier.

- "voilà une preuve de ce que je dis" affirma t'il avec conviction sans qu'aucun d'entre nous n'ose lui demander de s'expliquer. En effet, ce qui semblait être un éclat de pierre plate, comportait une série de rainures quasi parallèles à sa surface. Manifestement, s'il s'agissait de griffures, elles n'avaient pas été faites par un loup, pas même un gros ours. Mais alors ? quel animal ou quel démon avait bien pu faire cela ?

Il poursuivi son récit en évoquant cette fois l'incendie de 1639 qui s'était produit du vivant de son grand père. Dans les archives du village dit-il, est mentionné la destruction du village par un gigantesque incendie sans qu'on en précise l'origine. De peur de représailles du régime inquisitoire, l'événement avait été classé comme accident, mais chacun alors savait ce qui avait mit le feu. Son aïeul, comme d'autres sans doute, avait colporté aux générations qui lui succédèrent la réelle histoire qui entourait ce mystère. A l'en croire, un demi-siècle auparavant déjà, en 1583, une autre de ces catastrophe avait déjà ravagé le petit hameau et elle avait la même origine.

- "n'avez-vous donc jamais entendu parler de la bête ?" interrogea t'il.

Nous nous regardâmes comme pour interroger à notre tour nos camarades, mais nul ne savait. Déjà, les crocs des loups avaient remplacé les flammes dans mon imagination qui transposait le récit en images au fur et à mesure qu'Eugène racontait.

Nous étions tous pendus à ses lèvres et alors qu'il ouvrit la bouche, quelqu'un martela la porte avec vigueur. Dans l'ambiance tendue, plusieurs d'entre nous laissèrent échapper un cri, comme si la bête venait de frapper à la porte. Et comme Eugène tardait à se déplacer jusqu'à elle, le loquet bascula de l'extérieur et le visiteur ouvrit et s'écria:

- "c'est bien ce que je pensais... allez les enfants, tout le monde rentre chez soi, quant-à vous Eugène, j'ai à vous parler".

Eugène ne répondit pas et comme je suivais sagement la recommandation en emboîtant le pas à mes amis, d'une main puissante, la silhouette éclairée à contre jour me refînt par l'épaule.

- "pas toi Le Faucheur" dit l'inconnu que je reconnus alors: c'était mon père !

Quand nous ne fûmes plus que mon père, moi et le vieil homme, père se mit à le sermonner comme s'il s'était agit d'un enfant. Il l'accusait de blasphèmes et de honteries qu'il racontait pour effrayer les enfants. Il compléta une longue tirade en interdisant formellement à Eugène de parler à nouveau de toutes ces histoires et comme je m'apprêtais à le défendre puisque nous avions décidé seuls de venir à lui, père m'envoya une volée dont je me souviens encore à ce jour.

Chapitre 5

Dans le secret du cloître

Une quinzaine s'était écoulée et les bisontins s'en étaient retournés chez eux. N'ayant rien trouvé de probant, ils autorisèrent la famille à enterrer les restes, non sans avoir prélevé un des os calciné et broyé qu'ils emportèrent avec eux. Le village était partagé entre ceux qui voulaient connaître la vérité sur cette mort mystérieuse et ceux qui ne disaient rien, préférant sans doute que Mouthe restât seule à savoir quelle tragédie frappait depuis des lustres en ces lieux.

Ainsi donc, le carrosse encadré des soldats prit le chemin du retour à l'aube du seizième jour. Je ne devais plus en revoir de pareil avant le drame qui se joua plus tard, bien plus tard. Mais les jours qui suivirent, "l'alliance du Noirmontais" se réunit plusieurs fois en secret pour nous remémorer tous les détails et les mots qu'Eugène nous avait confié. Quant à moi, je me rappelais surtout de la fessée que m'avait administré mon père et de l'interdiction de sortir plusieurs jours durant qui s'en était suivi à titre de punition. Mais cela avait fait de moi un brave aux yeux de la belle Clotilde, ce qui en atténua les mauvais souvenirs.

Le temps du repos s'acheva avec la reprise de l'école. Pour nous rendre aux Villedieu, nos pères à tour de rôle attelaient une carriole à foin dans laquelle nous nous assoyons. Ce mode de transport était le seul moyen de parcourir la campagne dans l'épaisse couche de neige. Et si d'aventure les flocons se remettaient à tomber, les moines instituteurs nous hébergeaient pour quelques temps dans leur monastère. Il y faisait chaud et j'aimais particulièrement les repas dans la grande salle chauffée par une immense cheminée. A mi-journée, nous mangions séparément des frères de la communauté, mais lorsqu'il fallait rester au monastère pour y dormir, le souper se partageait avec eux dans le plus grand silence. Et puis, nous faisons la vaisselle et chacun retournait de son côté: les moines dans leur cloître et nous dans l'hostellerie.

Le retour à l'école après tous ces événements avait été l'occasion de rapporter nos aventures à nos camarades. Il ne fallait pas se faire surprendre à parler de tout cela devant les instituteurs, alors nous nous réfugions souvent dans les couloirs proches du cloître. Celui-ci était séparé du reste du prieuré par une lourde porte de bois qui évoquait l'entrée d'un château. Aujourd'hui, quand je la regarde, lors de mes rares déambulations, j'admire cette magnifique œuvre d'ébénisterie, sculptée d'ornements dans la masse de chêne. Quand j'étais petit, elle me dominait de ses quatre mètres avec sa forme de style roman et ses ferrures massives qui l'encastraient dans la pierre. Lorsque mes camarades et moi bavardions à proximité et qu'on entendait la grosse clé tourner dans la serrure, le bruit résonnait dans toute la coursive et couvrait presque nos pas quand nous détaillions comme des lièvres.

Mais un jour, alors qu'une fois encore nous nous étions retrouvés à cet endroit, Guillaume, un camarade, nous fit remarquer qu'elle était entrouverte. Prudemment, nous nous approchâmes et, par l'ouverture, un à un, nous regardâmes par l'interstice. L'endroit était strictement interdit à tout étranger à la communauté et si

nous nous faisons prendre, c'était la correction assurée. Mais la curiosité l'emportait sur la crainte. On ne voyait pas grand chose de l'autre côté: seul un petit parc entouré de colonnes délimitait une sorte de préau. Comme je me risquais à entrouvrir un peu plus la lourde porte, j'aperçus un moine en pèlerine, en grande discussion avec l'un de ses confrères instituteurs. Je reconnus Frère Horace, qui nous enseignait la géographie. L'acoustique du lieu porta jusqu'à mes oreilles le sujet de leur conversation. Les quelques brides qui m'arrivaient évoquaient Mouthe et Noirmont. Le moine inconnu remit un livre au frère Horace que celui-ci dissimula sous sa toge.

A ce moment là, je sentis une main ferme me tirer en arrière, c'était Jacquot qui, un doigt sur la bouche me désigna un endroit de la coursive s'où provenaient des bruits de pas. Comme à notre habitude, nous prîmes la poudre d'escampette et nous retrouvâmes essoufflés dans la cour de récréation. Juste à temps car la cloche sonna pour la reprise du cours. Et alors que nous prenions place derrière nos pupitre pour le cours de français, frère Horace fit une courte apparition au cours de laquelle il déposa délicatement un objet sur la table de notre instituteur frère Joseph. Instantanément je reconnus l'ouvrage qui lui avait été remis confidentiellement au sein du cloître.

J'étais seul à savoir et j'étais impatient de faire part au "Noirmontais" ma secrète découverte. J'étais loin d'imaginer qu'une opportunité inespérée me serait donnée d'en savoir plus. En effet, je fut désigné pour réciter la leçon apprise en montant sur l'estrade au tableau. Pendant ma consciencieuse mais laborieuse récitation, mon regard se porta sur le fameux livre et, tout en bafouillant la fable que je prononçais, je pus distinctement lire sur la couverture: "Mouthe immolée par Satan". Comme frère Joseph me houspilla pour que je reprenne ma récitation, j'en devins écarlate, à la fois de honte et de surprise par cette découverte inopinée.

Au repas, comme je faisais part de ma vision à mes amis, nous décidâmes alors d'en savoir plus. L'enjeu était de taille: il s'agissait de pouvoir consulter le livre. On chargea Roland et Thierry d'épier secrètement le trajet du livre tandis que les autres feraient le guet. Ainsi fut fait, avec une facilité supplémentaire car durant la vaisselle assurée par les élèves d'une autre classe, l'ouvrage resta sans surveillance en évidence sur le bureau de l'office où il avait été mis avant le déjeuner. Le cœur battant la chamade, je m'assis au bureau et ouvrit le précieux tome en prenant soin de ne pas le déplacer. Mais ma déception fut grande quand je lus les premières lignes écrites en vieux français, en vieux François disait-on. Ma culture d'alors ne me permit pas de comprendre le moindre mot, d'autant que l'écriture grossièrement gothique en rendait la lecture très compliquée. Au bout de quelques lignes seulement, il me fallut me rendre à l'évidence: cet ouvrage était illisible pour nous. Par chance, personne ne nous avait vu et ce fut notre seule récompense pour autant de témérité.

Penauds, nous reprîmes la classe avec le dégoût des vaincus. Mais il nous restait ce titre évocateur "Mouthe immolée par Satan", manuscrit sur la couverture qui habillait les pages usées par le temps. Ce ne devait pas être une vraie reliure car la matière n'avait pas subi les outrages du temps de la même manière. Ceci expliquait aussi que le titre fut écrit en bon français. Qui avait écrit ces pages, quand et pour quel motif ? cela resterait un mystère de plus à mettre au compte de Mouthe. Dommage,

car nous y aurions peut-être trouvé l'explication qu' Eugène s'apprêtait à nous livrer quelques temps plus tôt. La douloureuse fessée qui avait sanctionné cet épisode me revînt en mémoire.

Il s'écoula plusieurs mois durant lesquels les travaux des champs succédèrent à la rigueur de l'hiver. On enterra aussi la vieille Thérèse qui souffrait depuis des lustres d'une infection pulmonaire comme l'avait dit monsieur de Fulbert. Lors de son enterrement, je ne pus m'empêcher de lorgner vers la tombe de Lise qui gisait désormais à l'entrée du cimetière. Son histoire hantait mes nuits et j'en revoyais tous les cruels détails dans mes songes.

Ainsi passèrent trois saisons au quotidien somme toute assez routiniers surtout s'il on tient compte de ceux de cette année mémorable. Curieusement pourtant, quelques signes auraient dû mettre les villageois en alerte. Pendant la période qui s'étendait de l'hiver aux portes du printemps, les bêtes sauvages affamées n'hésitent pas habituellement à se rapprocher du village, n'ayant plus rien pour se nourrir lorsque la neige recouvre tout et qu'elles ont épuisé leurs réserves. Ainsi, il n'est pas rare de voir sangliers, renards, rapaces en tout genre et même quelquefois des loups ou des ours s'aventurer aux abords immédiats du hameau voire jusque dans les ruelles. Quelle surprise d'ailleurs n'a t'on pas eu un jour en voyant arriver toute une horde de sangliers qui mirent à sac la réserve à grains de Gilbert Dufremont. Depuis, il avait pris ses précautions et les stockait en hauteur.

Cette année là, disais-je, aucun animal d'aucune sorte ne nous rendit visite. Pas même une empreinte animale à moins d'une portée de fusil. Et quand vint la belle saison, les animaux si hardis à l'habitude se faisaient rares et méfiants; cela aurait dû éveiller des soupçons, mais on ne fit que constater le fait. Cette singularité obligea d'ailleurs nos pères chasseurs à s'éloigner plus que d'ordinaire de la contrée pour ramener du gibier. Je me rappelle même qu'ils sont partis une fois pour plusieurs jours pour ne revenir qu'avec un maigre butin.

Habités à la chair savoureuse des chevreuils, sangliers, marmottes ou même quelques chamois lors des repas festifs, nous ne nous sommes contentés que de celle du bétail élevé au village durant des mois. Les rongeurs n'avaient pas assez de prédateurs pour nous en débarrasser, renards et petits carnassiers étaient absents des poulaillers. Un désordre inhabituel qui affecta les réserves, les cultures jusqu'aux semences et nous imposa de fait un régime alimentaire un peu particulier.

Pendant ce temps, nous, les enfants, nous avons repris nos jeux et nos escapades. On ne connaissait pas les lieux où étaient passés les notables qui avaient enquêté sur la mort de Lise sans quoi, nul doute qu'on aurait tenté de se rendre sur place. Toutefois, l'hiver et le froid revenant, la tentation de se prendre pour eux nous amena plusieurs fois tout près de l'endroit où fut retrouvé le cadavre sans que nous le sachions.

Il s'était donc écoulé une année avec ses rites, ses fêtes, ses travaux et bien entendu, l'école. Or c'est là que l'événement qui déclencha tout se produisit. C'était au

mois de janvier et le frère Horace venait de décéder subitement. Ainsi qu'il était de tradition lorsqu'un moine enseignant mourrait, deux élèves participaient à la cérémonie funèbre à la chapelle du cloître. Et tous les élèves étaient consignés pour y assister et rester à l'internat au lieu de rentrer chez eux. C'était une occasion exceptionnelle que de pénétrer dans ce lieu interdit. Cela ne se produisant que rarement, les deux élus avaient peu de chance de revoir un jour l'intérieur du cloître. Or je fus choisi avec un autre élève, Jean-Jérôme Bontillet, pour assurer cette fonction représentative.

C'est donc un dimanche, après les Vêpres, que le glas fut sonné et qu'eut lieu la cérémonie. C'est là que je fis connaissance avec le frère Bastien, mon actuel confesseur. Avant de rejoindre le cortège, il devait me remettre la toge du moine qui, une fois soigneusement pliée, devait être déposée sur son cercueil. C'était la seule distinction protocolaire des moines enseignants par rapport à leurs confrères. Nous nous rendîmes donc directement à la cellule du frère Horace, où Bastien récupéra quelques affaires destinées au rituel. Il était pressé et dû monter sur un tabouret pour se saisir de la toge accrochée en hauteur à la bibliothèque personnelle de l'enseignant. Or sur l'étagère où était suspendu le vêtement, je reconnus sans hésitation le livre que j'avais secrètement consulté un an plus tôt. En tirant le manteau à lui, frère Bastien fit tomber le livre d'où s'échappa un morceau de papier plié grossièrement. Comme il semblait ne pas s'être aperçu de ce détail, je me contentais de lui tendre le bouquin qui reprit sa place dans l'étagère, tandis que j'empoçais le document resté à terre. J'en rougis sans doute alors de honte, mais aujourd'hui, frère Bastien, vous qui me confessez maintenant, je vous en demande humblement pardon ainsi qu'à Dieu.

Pendant toute la messe, je ne cessais de triturer le papier dans ma poche en espérant bientôt pouvoir le déplier et voir son contenu. Enfin, au terme de la célébration, je pris délicatement la toge de mes deux mains et suivit le cortège qui se mit en marche depuis la grande chapelle des Villedieu pour rejoindre le cimetière du cloître. Pour la première fois et sans doute la dernière, je franchissais la lourde porte en chêne. Je revisitais du regard l'endroit où j'avais espionné celui que l'on emportait vers sa dernière demeure. Il faisait froid et je frissonnais autant à cause du vent glacial, qu'à cause de mon acte répréhensible. J'avais toujours dans le fond de ma poche de pantalon en effet, le précieux document que je lui avais dérobé à titre posthume. Au bout d'une longue allée, le cercueil fut béni par le Père supérieur Constantin puis porté en terre par quatre frères. Avant qu'on ne recouvre le tout, frère Bastien me prit la toge qui fut déposée sur le couvercle. Après quoi le cortège quitta le cimetière. Je jetais un dernier regard en arrière avant que Jean-Jérôme et moi-même ne quittions définitivement ces lieux. La porte du cloître se referma derrière nous et moi, j'emportais mon trésor.

Chapitre 6

Le parchemin

Je n'avais eu de cesse de torturer l'objet de mon larcin au creux de mon pantalon et lorsque je l'en sortis il était un peu mal en point. M'assoyant à un banc, je le dépliai délicatement en l'étalant sur le bois ciré. Il avait une curieuse couleur, et ce papier me semblait bien plus ancien que le livre en françois dont j'avais encore le souvenir. Tel une carte aux trésors, il représentait un territoire qu'il me fallut plusieurs minutes à orienter puis à reconnaître. Et là, stupeur ! en plein centre du papier, un nom était écrit en clair: Le NOIRMONT. On pouvait aussi deviner le hameau de Mouthe un peu plus bas, le Crêt Sapeau, le Doubs et la forêt symbolisée par une série de traits parallèles. Il y avait aussi des signes que je ne sus pas interpréter et, en haut de la carte, à gauche de la forêt, un repère où il était écrit "Groste dé Noirmont". Et à côté, quelqu'un avait ajouté la mention "grotte ou gouffre de Noirmont".

A en croire ce document, le fameux gouffre ne se trouvait qu'à quelques heures de marche, une demi-journée environ du village. Au pied de la montagne, au milieu d'un pré, une résurgence alimentait le cours du Doubs. Elle servait de point de départ à un tracé qui menait au repère indiqué. Sans doute celui qui avait tracé ce plan avait-il pris ces marques pour retrouver le gouffre. Je me retrouvais à présent en possession de la seule carte sûrement qui menait à l'ancre mystérieuse. Il est vrai que nous autres n'avions pas ces connaissances pour la science de la géographie qui auraient permis de dessiner cela. Tout juste savait-on nous situer sur une carte de la France. Personne d'autre donc n'avait-il peut-être même songé à transcrire ce chemin.

J'avais hâte de montrer ma découverte aux autres, mais je redoutais plus que tout que d'autres élèves s'en mêlent ou pire, que l'un de nos instituteurs nous surprenne avec cette carte. Le renvoi eut été immédiat. Je décidais donc d'attendre la nuit. Dans le plus grand secret, j'invitais mes amis proches à nous retrouver après le repas du soir, sans leur dévoiler tout de suite le motif de cette réunion. Le soir venu, comme nous en avions convenu, nous nous retrouvâmes dans ma chambrée. A la lueur d'un chandelier chipé dans le couloir, je leur dévoilais enfin le précieux document.

Passant de main en main, le délicat parchemin suscitait une excitation partagée et chacun y allait de son commentaire, à tel point que le brouhaha qui émanait du groupe risquait d'attirer l'attention et qu'il fallut y remettre de l'ordre:

- "Chut !" fit Nicodème avec autorité.

Le silence revint et le cercle se resserra sur le papier

L'excitation était à son comble, et cette concertation de l'Alliance du Noirmontais accréditait l'existence d'un gouffre situé aux abords du village de Mouthe. Désormais, nous n'avions plus qu'une seule idée en tête: nous y rendre !

Pour ce faire, il nous fallut attendre que la neige fondit un peu, primo pour rentrer au hameau, et secundo pour pouvoir entreprendre le périple tant espéré. Enfin,

pas par tous, car certains redoutaient la colère des parents ou encore qu'on s'égara. Nous étions réellement partagés pour cette aventure et il fallait d'abord convaincre tout le groupe de l'intérêt de la réaliser. Jacquot et Nicodème étaient les plus enthousiastes, Roland et Thierry, je m'en souviens, étaient les plus réfractaires, car ils devaient parcourir la distance depuis Rondefontaine, justifier leur découchage. Leur famille, particulièrement leur oncle, n'était pas facile à duper, et sa rudesse risquait de les décourager. Quant-à moi, j'avais encore en mémoire la correction reçues après la visite à Eugène, et la sagesse me dissuadait de recommencer à désobéir. Enfin, presque, car un événement se produisit le soir où l'on décida de ce qu'on allait faire.

Ce soir là en effet, alors que nous étions réunis chez Jacquot, à l'écart de sa famille, Clotilde était venue avec son frère. Comme à l'habitude, elle n'était conviée à la parole qu'avec notre autorisation. Pourtant, alors que le débat battait son plein, et que le ton montait faute d'arguments convaincants, un cri stoppa net cette cacophonie:

- "arrêtez !" cria Clotilde à la limite des pleurs.

Tous la regardèrent avec stupeur.

- "qu'est ce qui te prend ?" questionna Nicodème

- "vous ne vous êtes jamais disputés, je ne supporte pas que vous vous disputiez".

Interloqués, nous nous regardâmes les uns, les autres avec étonnement. C'était vrai, Clotilde avait raison, c'était la première fois depuis tant d'années que nous nous disputions.

Comme personne n'avait repris la parole depuis, elle ajouta:

- "je viens avec"

Un long silence s'en suivit, tous la dévisageant avec incrédulité.

- "NON" dit Nicodème d'un ton sec et autoritaire. "non seulement tu ne viendras pas, mais tu peux partir tout de suite, c'est une affaire que nous allons régler entre nous".

Sans perdre son sang froid, Clotilde se leva et annonça que s'il en était ainsi, elle nous dénoncerait aux parents. Nicodème s'apprêtait à la gifler, quand mon bras refînt son geste.

- "je la prends sous ma protection". Nicodème n'apprécia que modérément mon intervention, d'autant qu'en temps que grand frère, c'est plutôt à lui que revenait cette tâche de protection. Il abaissa son bras toujours fermement maintenu par le mien, me regardant sévèrement. Puis, en se détendant, il adoucit son regard et dit:

- "fort bien, mais je serai là et elle - il la pointa du doigt - elle sera derrière".

Clotilde était en pleurs. C'était la première fois que je la voyais triste à ce point et il me prit une envie folle de la serrer contre moi. Timidement, ma main se tendit vers la sienne et l'enserra. Il y eut comme un feu qui me traversa tout le corps et je sentis mes joues chauffer comme exposées à l'âtre de la cheminée. Son visage s'apaisa et elle renifla pour stopper ses larmes. Et moi, j'exultais.

Après cela, il fut facile de convaincre les deux frères à nous accompagner, et nous décidâmes dès le lendemain de l'organisation de notre expédition. Il fallait partir tôt pour rentrer avant la nuit. Il fallait aussi prévoir des vêtements chauds, et de la nourriture. C'était le plus dur à trouver, car les réserves étaient maigres. Aussi, chacun

se chargea de réunir quelques victuailles souvent modestes. Restait à trouver un prétexte pour quitter le village aussi tôt. La chance était avec nous, car la famille de Jacquot devait se rendre à un enterrement et lui confia le brassage du fromage au soir puisqu'ils devaient rentrer tard. Les autres affirmèrent qu'ils l'aideraient, ce qui nous conférait une excuse pour toute la journée. Heureusement, le travail pourrait être accompli en très peu de temps si nous nous y mettions tous ardemment une fois rentrés.

Trois jours plus tard, nous étions fins prêts, chaudement vêtus, baluchons sur l'épaule et carte en main. Comme prévu, Nicodème, Jacquot, Roland, Thierry, moi et bien sûr Clotilde étions au rendez-vous fixé à l'aube. Armés de bâtons et tirant un traîneau derrière nous, nous voilà partis pour le gouffre. La neige avait un peu fondu depuis quelques jours, mais une fois dans les champs, elle se fit plus épaisse et cela freinait notre progression. Aujourd'hui que j'ai un certain âge, je me rends compte qu'il nous fallu beaucoup d'audace et d'inconscience à l'époque, pour entreprendre pareille aventure. Nous n'étions que des enfants, avec si peu d'expérience mais avec un courage à toute épreuve.

Lentement, péniblement, nous avançons dans l'étendue immaculée, laissant un profond sillon comme un serpent derrière nous. Et nous devons souvent faire des pauses pour reprendre des forces tant l'effort était grand et le froid saisissant. Je m'empressais souvent de rejoindre Clotilde lorsqu'elle traînait en route et je l'encourageais de peur qu'elle ne fut refoulée par le groupe en le ralentissant. Le temps nous était compté en effet si nous ne voulions pas intriguer nos familles. A cet instant, aucun d'entre nous n'avait songé à évaluer précisément le temps qu'il nous faudrait pour faire l'aller-retour. La carte nous avait permis de situer la grotte, mais nul ne savait calculer avec précision le temps d'un parcours aussi chaotique. De plus il fallait rajouter deux facteurs de ralentissement: la neige et le froid.

Au début, on entendait au loin la cloche de la chapelle. Elle nous servait de repère du temps, mais le son était fortement étouffé par la distance et le bruit de nos pas et du vent. Craquelant sous nos pieds, la croûte en surface de la neige, faisait un bruit sinistre. Et quand l'un d'entre nous s'enfonçait davantage ou bien faisait craquer une branche morte cachée sous le manteau blanc, le bruit soudain nous faisait sursauter.

En partant du nord du village et en remontant le flanc ouest du mont, nous devons bientôt nous trouver en vue de la forêt. Et en effet, nous y arrivâmes bientôt, ce qui nous réconforta sur la justesse de notre trajectoire. Levant lièvres, daims et autres gibier au passage, nous profitons enfin d'un terrain moins enneigé pour avancer plus vite. Mais la faim commençait à nous tenailler et, avisant un endroit pour nous arrêter, nous fîmes notre première vraie halte depuis près d'une heure de marche.

Chapitre 7

La chute de Jacquot

Notre frugal repas fut composé des victuailles chapardées ça et là par chacun d'entre nous à la veille du départ. Tôt le matin, le boulanger avait dû se demander comment ses prévisions avaient pu être aussi mauvaises pour la journée. Dans le fumoir à saucisse, les cendres piétinées risquaient de trahir notre larcin et les quelques fruits chèrement protégés des rongeurs et autres frugivores avaient été sacrifiés sur l'autel de notre escapade.

Qu'importe la punition à notre retour, l'enjeu était trop important pour notre groupe et de toutes façons, nous ne pouvions plus reculer à présent. C'est donc au pied des chênes et des résineux que nous établîmes notre pause repas. Harassés, nous faisons silence à la fois pour reprendre notre souffle et pour guetter les bruits des bois. Au rythme des bourrasques du vent, les arbres les plus hauts ployaient en faisant grincer leurs écorces. De temps à autre, un volatile s'élançait dans un bruissement d'aile, parfois un hululement de hibou ou croassement de quelque corbeau ou corneille. La forêt pullulait d'animaux divers qui semblaient s'être regroupés autour de nous comme pour mieux nous épier, nous encercler. Dans nos imaginations enfantines, nous y voyions un quelconque complot animalier et cela alimentait notre conversation qui se faisait en murmures discrets.

Mais l'heure de repartir arriva et le cortège reprit la marche, laissant trognons et restes à la discrétion des animaux affamés. Le ventre lourd et le bagage allégé, nous avançons sur la pente de plus en plus abrupte du mont qui s'élevait devant nous. Son manteau blanc était marbré à certains endroits à cause des rochers escarpés. Le spectacle était magnifique et je le découvrais pour la première fois en hiver. Bien sûr, c'était désolation à côté des flancs verdoyants de l'été où paissaient les troupeaux, mais la couverture immaculée me fascinait.

Faisant halte à plusieurs reprises, nous consultions le parchemin sans être bien sûrs de savoir nous y repérer. Aucun d'entre nous n'avait l'expérience de si longs parcours sans indication ou sans repères habituels. Le son de la cloche qui nous avait guidé au début de la journée s'était tu avec la distance et nous marchions comme sourd et aveugles dans cette nature hostile. A un moment, j'entendis de petits cris étouffés, et, comme je me retournais dans leur direction, je vis qu'ils provenaient de Clotilde. Elle retenait avec peine ses pleurs, mais la fatigue l'envahissait et elle craignait sans doute qu'on l'abandonnât. Je lui pris la main pour la rassurer et l'encourageai à marcher dans mes traces, ce qu'elle fit en retrouvant le sourire et cela me ravit.

Notre périple semblait interminable tant l'étendue semblait en tout point uniforme. Mais alors que nous faisons des efforts pour ne pas renoncer, Jacquot disparut soudain dans la neige avec un grand bruit d'éboulement et un "plouf" qui s'en suivit. Catastrophés, nous courûmes vers l'endroit avec précaution toutefois pour ne

pas tomber à notre tour dans le trou. Jacquot était descendu de quelque trois mètres, heureusement en pente et sans se blesser, mais se retrouvait à présent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Sans corde pour le sortir de là, nous ne savions que faire pour l'extraire de sa fâcheuse posture. Nicodème proposa de retourner à la forêt pour y chercher une liane en guide de cordage. Aussitôt dit, il se débarrassa de son fardeau et courut aussi vite qu'il le put dans les traces que nous avions laissées. Quant à nous, nous nous efforçâmes de rassurer notre ami.

Le temps nous parût trop long et, bravant le danger, nous descendîmes à Jacquot en formant une chaîne en se tenant par les mains. Sans doute l'adrénaline nous donna t'elle quelques forces surhumaines car notre opération de secours réussit avant le retour de Nicodème. Epuisés par cet effort, nous étions là, assis dans la neige à reprendre nos esprits, grelottant de froid car nous avions tous enlevé un vêtement pour couvrir le malheureux Jacquot. Nicodème s'était penché sur le trou, puis, saisissant la carte, il affirma:

- "c'est la source du Doubs, celle-là" fit-il en désignant la résurgence indiquée sur le parchemin.

- "Fort bien, il nous faut maintenant parer à l'urgent et l'urgent c'est lui !" répondit Roland.

Il fallait en effet trouver un refuge au sec rapidement. Nous décidions aussitôt de nous séparer en deux équipes tandis que Nicodème resterait auprès de Jacquot. Je faisais équipe avec Clotilde et les deux frères partirent de leur côté. Le but était de trouver un endroit pour pouvoir se réchauffer.

A partir des indications de la carte, nous voilà partis en direction de l'est, droit vers la montagne. Au bout de quelques minutes, Clotilde et moi nous sommes retrouvés seuls, perdant de vue l'autre équipe ainsi que Nicodème et l'infortuné camarade. "Enfin seul avec ma promise" pensais-je en regardant Clotilde marcher devant moi. J'avais choisi de la suivre afin de ne pas la laisser à la traîne et de veiller ainsi sur elle. Mais l'heure n'était pas aux rêveries, et dans l'instant qui suivit, le terrain me le démontra soudainement en se dérochant sous mes pieds. Je n'eus pas le temps de me relever que Clotilde disparut à son tour dans un éboulis en contrebas. Effrayé, je courus à sa rencontre quelques mètres plus en avant et stoppa net à l'aplomb du trou dans lequel elle venait de chuter.

- "ça va, tu ne t'es pas fait mal ?". Le son de ma voix résonna longtemps.

- "non, mais je suis toute sale". Sa réponse m'amusa et me rassura sur son état. La pente était escarpée et dès ma première tentative pour la rejoindre, je m'aperçus que cela serait impossible sans s'être préalablement assuré de pouvoir remonter. Je cherchais un autre passage et mon regard balaya les contours du trou. En fait, je ne m'en étais pas aperçu tout de suite du fait de son inclinaison, mais faisait bien soixante coudées. Alors, la déduction me cria l'évidence: LE GOUFFRE !

J'étais assurément devant l'entrée de ce fameux lieu, son gigantisme en était une confirmation. Jamais je n'avais vu de pareille grotte alors que nous en avions tant visité. Me ravisant dans mon projet de rejoindre mon amie, je lui cria:

- "écoute, je ne peux pas descendre seul, je vais chercher les autres et on va te remonter d'accord ?"

Elle pleura

- "ne t'inquiètes pas, je reviens tout de suite, mais si je descend maintenant, on sera bloqués tous les deux en bas. Je n'attends pas qu'elle me réponde, il fallait maintenant chercher les autres.

A regret, je quittais donc les bords du gouffre et rebroussais chemin jusqu'à l'endroit où attendaient Nicodème et Jacquot complètement frigorifiés.

En quelques mots, j'expliquais la situation ce qui me valut les foudres de Nicodème qui m'accusa de lâcheté et me reprocha d'avoir abandonné sa sœur. Sans attendre le retour de Roland et Thierry, nous reprîmes le chemin que je venais d'emprunter en nous servant de mes traces. Le malheureux Jacquot peinait tant il avait froid, mais nous le rassurions autant que possible en lui promettant le refuge dans cette grotte providentielle.

Arrivés enfin au sommet de la butte, juste au bord de l'entrée, Nicodème appela sa sœur sans résultat. Comme il recommença encore toujours sans obtenir de réponse, je vins en renfort en appelant à mon tour. Brusquement, Nicodème se tourna vers moi avec un œil sévère:

- "Elle est morte dans la chute, n'est ce pas ?"

- "Non, elle m'a dit que tout allait bien et qu'elle était juste sale".

Pour la première fois, nous échangeâmes quelques coups de poings rageurs. et notre bagarre se termina dans la neige.

Jacquot nous rappela à la raison et mit fin à notre dispute. Très vite, il fallut décider de descendre. Le sol était glissant, mais en prenant des précautions on pouvait se tenir aux parois et aux racines émergeantes... Au fur et à mesure de notre périlleuse descente, le ciel semblait s'assombrir et le trou se refermer. Nous étions habitués à ce genre de périple, mais la taille de l'entrée rendait cet effet plus saisissant que les autres fois. Une grande chaleur émanait du conduit sombre et ce ne fut pas pour déplaire à Jacquot notamment. Arrivés à l'endroit où Clotilde avait probablement dû échouer, nous l'appelâmes à nouveau toujours sans résultat. Jacquot émit un gémissement et signifia sa hâte de se réchauffer. Nous avançâmes encore, perdant ainsi de vue le rebord du gouffre. Un peu plus loin, le sol était plus plat et il faisait assez chaud pour que Jacquot puisse ôter ses vêtements encore mouillés.

Lorsque nous nous fûmes assurés que notre camarade allait mieux, nous décidâmes d'aller à la recherche de Clotilde. Il nous fallait maintenant nous avancer dans le conduit heureusement bien éclairé car la lumière du jour pouvait pénétrer assez loin du fait de la grande ouverture orientée vers le ciel. Le plafond et les murs étaient couverts de mousse et de racines sur toute la première partie de la galerie. Certaines pendaient comme des rideaux qui obscurcissaient de plus en plus le chemin. Plus nous avançons, plus la chaleur augmentait et une odeur fétide montait vers nous. C'était infecte, mais nous devons absolument retrouver Clotilde. Il était certain qu'elle n'avait pas pu sortir seule du gouffre. Aussi, c'était la seule direction qu'elle avait pu emprunter.

Outre l'odeur pestilentielle qui émanait du fond de cette caverne, un bruit sourd arrivait jusqu'à nous. Il amplifiait à mesure qu'on avançait et la température s'élevait avec lui. Bientôt, le bruit devient si fort qu'on n'arrivât plus à s'entendre. Curieusement, il faisait encore assez clair pour que nous puissions nous repérer dans cette semi-obscurité. Mais alors que nous avançons à tâtons, Nicodème cria d'une voix si forte qu'il couvrit le vrombissement assourdissant: "attention !".

Chapitre 8

L'autre

Juste à nos pieds, une crevasse gigantesque servait de déversoir à une cascade qui tombait quelques dizaines de mètres plus bas dans une sorte de lac souterrain. Du fond de l'eau émanait une faible lueur ballottée par les remous que faisait la chute en s'écrasant dans le lac. Si notre jeune camarade était tombée ici, elle n'y avait pas survécu. Au dessus de nous, il y avait une voûte gigantesque à laquelle pendaient des stalactites dont certaines arrivaient presque jusqu'à notre hauteur.

On distinguait cependant ce qui pouvait être la suite du couloir un peu plus en hauteur de l'autre côté. Mais cette partie semblait inatteignable. Nicodème, comme moi-même étions effrayés et restions là sans savoir que faire. La chaleur était grande, mais nos corps tremblaient de peur et de froid. Nous n'avions d'autre recours que de contourner l'obstacle ou bien rebrousser chemin. Il nous fallait de l'aide et nous décidâmes donc de faire demi-tour et d'aller consulter le reste du groupe.

Descendre jusqu'ici s'était fait sans peine car la grotte était en faible pente. A présent, il nous fallait remonter et s'agripper aux saillies à cause du sol glissant. Nous ne nous étions pas rendu compte du trajet parcouru, mais maintenant nous pouvions voir l'étendue en profondeur de ce gouffre. Pas étonnant qu'il ait alimenté tant de légendes et qu'il figurât au nombre des endroits remarquables de la région. Si d'aucun s'était aventuré jusqu'ici, il devait en avoir rapporté quelque histoire fantastique. Pour l'heure, nous étions plutôt inquiets de n'avoir pas encore retrouvé la jeune fille et moi peut être encore plus que Nicodème son frère lui-même. La culpabilité me rongait de l'avoir laissée seule et je savais que les reproches de son frère étaient partiellement justifiés.

Soudain, la luminosité s'atténuait d'un coup et un cri effroyable retentit dans toute la caverne. Cela provenait de l'entrée du gouffre et semblait être les hurlements de Jacquot. Notre progression, ralentie par l'obscurité se fit néanmoins pressante pour venir au secours de notre ami en difficulté apparente. Une grande flamme jaune orangée illumina alors toute la voûte et embrasa rideaux de mousses et lianes pendantes qui s'enflammèrent comme des mèches. La boule ardente dégagait tant de chaleur qu'elle nous projeta à terre. Un nouveau cri déchirant succéda au premier, cri de douleur qui nous glaça le sang. Et juste après une sorte de rugissement terrible envahit le conduit et résonna comme dans la grande chapelle du monastère.

Nous étions pétrifiés et partagés entre l'envie de fuir et de savoir ce qui se tramait, là, devant nous. Egarés, nous reprîmes notre avancée à tâtons dans l'ombre du gouffre. Lorsque nous fûmes en vue de l'entrée, le spectacle nous terrorisa: Quelque chose obturait l'entrée du gouffre. On n'en distinguait que les contours à cause du contre jour. Mais sans aucun doute possible, la chose était gigantesque et avait forme animale dotée d'ailes qu'elle déployait au dessus de l'ouverture. Par moment, sa tête apparaissait dans la lumière du jour qui filtrait un peu au travers des ailes. A ces

moments là, on pouvait distinguer deux yeux menaçants qui pointaient vers nous. Et là, juste à nos pieds, gisait un corps calciné: celui de Jacquot très certainement.

Juste à temps pour échapper une seconde boule de feu, je tirais Nicodème en arrière et nous courûmes aussi vite que possible vers le fond du gouffre. Nous étions pris au piège avec d'un côté, cette chose, de l'autre un puit sans fond. On entendit derrière nous un bruit de cailloux et de rochers qui s'entrechoquaient lorsque la bête entra dans le gouffre en ravinant la pente. Elle venait de pénétrer à notre suite et descendait jusqu'à nous ! A présent, nous ne nous faisons plus aucun doute sur le sort qui nous était destiné, ni sur celui de Clotilde si elle l'avait rencontrée. La frayeur était telle que mes larmes restaient comme bloquées et semblait geler toute émotion. Le souffle rauque et acre du monstre réchauffait à présent l'atmosphère et témoignait de sa proximité. Mon cœur allait exploser tant il battait la chamade.

Nous étions arrivés au bout du conduit, juste à l'aplomb de la cascade. Du fond de ce trou la lueur aperçue plus tôt sembla plus forte que précédemment car c'était la seule source lumineuse qui nous permettait de nous repérer. L'instant d'après, une ombre coula sur les flancs de la caverne et l'incroyable et horrible tête déboucha face à nous.

Nicodème écrasait sa silhouette contre la paroi, tandis que je me recroquevillais au bord du précipice derrière un stalagmite. De là, je distinguais nettement ce qui me sembla être un animal à la peau rêche et couverte d'écailles. Ses énormes pattes terminées par des griffes acérées venaient en appui sur les parois et ses deux ailes à présent reployées le long de son corps ressemblaient à celles des chauves-souris. Membraneuses comme elles, elles comportaient des griffes dans le prolongement des articulations. Tout faisait penser à une énorme de ces bestioles des grottes alentours, si ce n'étaient ses écailles, sa longue queue et son long cou terminé par une tête de serpent. La bête s'était arrêtée à l'embouchure du conduit et bloquait toute retraite possible de ce côté là. Elle nous savait à sa portée et, balançant doucement son regard d'un côté à l'autre, semblait hésiter à choisir qui, le premier de nous deux serait sa prochaine victime. Le crissement de ses écailles les unes sur les autres était sinistre et rappelait le bruit de la craie sur le tableau noir.

Sa gueule s'ouvrit lentement comme pour délecter son inexorable victoire, découvrant une mâchoire aux canines démesurées qui dégoulaient de bave puante. Chacune de ses dents semblait aussi pointue que les piques d'une fourche. Nicodème, en position instable, dérapa et attira aussitôt l'attention du monstre. J'eus à peine le temps de jeter un regard désespéré à mon ami quand la bête inspira profondément. Son long cou se rétracta dans le conduit comme pour prendre de l'élan. Sans réfléchir, je me jetais dans la cascade au moment même où de la gueule béante sortit un jet de flammes qui léchèrent le plafond et... Nicodème avec.

Mes vêtements se mirent à brûler le temps de ma chute désordonnée qui se termina dans l'eau froide et profonde. Un moment étourdi par le choc, je repris vite mes esprits quand je dus respirer. Tandis que je me débattais pour remonter à la surface, je vis l'eau s'iriser des volutes de flammes que le monstre envoyait depuis son

promontoire. J'étais provisoirement hors de portée, mais pas plus rassuré sur mon devenir. En me débattant, j'heurtais un obstacle qui flottait entre deux eaux dans le bouillonnement et les tourbillons: Clotilde ! Je repoussais avec horreur son corps désarticulé en gesticulant à me noyer. Mais au prix d'un ultime effort, je gagnais enfin la surface où je pris une bouffée d'air salvatrice. Secouant la tête pour évacuer l'eau et mes cheveux qui m'aveuglaient, je vis, tout là haut, l'immonde bestiole qui trônait glorieusement sur le rebord du cratère. La faible lueur qui provenait d'un endroit au fond de l'eau, suffisait à dessiner le profil de l'immonde créature. Ses serres puissantes meurtrissaient le massif rocheux et ses ailes prolongées par de courtes griffes s'appuyaient de part et d'autre du gouffre pour mieux se tenir et se pencher vers moi. J'étais sûr à cet instant de ne jamais revoir mon village natal. et, pour la première fois, j'invoquais ce Dieu que nous enseignaient les moines. Mais la diabolique bestiole sembla renoncer à moi, franchit le trou béant pour atteindre le bord opposé où l'on avait vu la suite du goulot et disparut par ce côté là.

Mon salut vint de cette clarté au fond de l'eau qui indiquait une issue possible pour fuir. Alors, dans un élan de survie, je plongeai dans le bouillon pour gagner cette porte providentielle vers la sortie. La nage était facilitée par un courant fort qui me propulsa et me ballotta sur une grande distance, jusqu'à m'en faire exploser les poumons. La délivrance vint avec le jour quand je débouchait à l'endroit précis où Jacquot était tombé quelques temps plus tôt. Je n'avais pas le luxe de penser à mon corps gelé, à mes nombreuses éraflures et brûlures, ni à mes vêtements en lambeaux. Je sortis très vite de ce trou et couru, couru jusqu'à m'évanouir de fatigue dans la neige alors que j'étais en vue du bois de Noirmont.

Lorsque je repris connaissance, Roland et Thierry se tenaient à mes côtés à me réchauffer. Le premier m'interrogea:

- "que s'est-il passé ? où sont les autres ?"

- "n'avez-vous rien entendu ? Nicodème, Jacquot et Clotilde sont tous morts"

Les deux frères s'écartèrent comme si je venais de déclarer une quelconque maladie extrêmement contagieuse. L'incrédulité se lisait sur leurs visages à mon grand étonnement car j'étais persuadé qu'ils n'avaient pu ne rien entendre ni voir.

- "un dragon, un dragon vous dis-je, il les a tous tués".

Et après avoir repris mon souffle:

- "le gouffre, on l'a trouvé là haut" en indiquant du doigt la direction de la montagne.

Ils me regardèrent sans rien dire, sceptiques et apeurés à la fois. Puis, Thierry se leva de sa position accroupie auprès de moi et dit simplement: "viens voir".

A mon tour, je me relevais et découvris alors que j'avais été mené jusqu'à l'orée du bois. Ils m'entraînèrent alors à quelques pas de là et désignèrent un corps étendu dans la neige. C'était une biche, enfin, ce qu'il en restait après avoir été vraisemblablement dévoré.

Chapitre 9

Mort à la bête

J'imaginai l'immonde et cruelle mâchoire déchiquetant les chairs de cette malheureuse biche et je fus glacé d'effroi en voyant ce qu'elle avait pu faire à mes amis. L'image du troupeau et du corps brûlé de Lise me revint en mémoire. Tout se tenait à présent et le mystère tenu secret du fameux gouffre nous était à présent révélé. Mais comment les anciens avaient-ils pu se taire au point de risquer la mort d'innocents alors que sévissait ce monstre aux abords du village ?

Le répit fut de courte durée, le terrible rugissement se fit entendre alors que le jour déclinait. M'attirais mes deux comparses sous le couvert des arbres et nous profitâmes d'un bosquet pour nous dissimuler à sa vue. Fouillant l'horizon, mes yeux cherchaient la silhouette hideuse quand je l'aperçut soudain haut dans le ciel, planant tel un rapace en quête de nourriture. Il fondit soudain sur la forêt dans un bruissement d'ailes et fut juste au dessus de nous en quelques secondes. Pétrifiés, nous n'avions pas bougé d'un pouce lorsque des flammes enflammèrent un bouquet d'arbre duquel détalèrent cerfs et biches affolés. Partant en tous sens, celles-ci s'enfoncèrent dans le bois pour les unes, franchirent les prés pour les autres, se mettant ainsi à découvert. Il n'en fallait pas moins pour que le dragon ne surgisse à nouveau et ne capture l'un des fuyards dans ses serres. La vision d'horreur qui suivit fait encore rage en mes souvenirs: le sang giclait de la proie qui avait beau se débattre comme une folle, elle n'en perdait que davantage de ses forces sans rien pouvoir faire pour se défendre.

Alors le reptile volant se posa en plein champ et déchiqueta son butin pour s'en gaver. Lentement, avec délectation, il dépeça le cadavre et engloutit les quelques trois cent livres de chair dégoulinante de ses entrailles. Le spectacle était tellement écœurant que Thierry sortit de sa cachette pour détailler à toute vitesse dans la direction opposée. Rien à faire pour le retenir, il nous avait surpris et n'avions pas eu le temps de réagir. Mais sa course effrénée avait attiré l'attention du prédateur qui lâcha son festin et déploya aussitôt ses gigantesques ailes. Celles-ci fouettèrent la neige quand il prit son envol. Roland nous démasqua en criant à l'attention de son frère:

- "cache-toi vite, il arrive" et se ravisa aussitôt en mettant les deux mains sur sa bouche en se rendant compte qu'il avait révélé notre cachette.

Un peu perturbé par la dispersion de son possible repas, le dragon rata une première fois sa cible en arrosant copieusement la cime des arbres de son jet de feu. Il fit demi-tour et fit un second passage plus dévastateur où Thierry disparut dans un gigantesque brasier. Puis, la bête alla se poser à nouveau dans le champ, tout près de l'entrée du bois en flamme, attendant que celles-ci fassent leur effet en nous refoulant à l'extérieur. La fumée me brûlait les poumons et les yeux, mais je vis débouler Roland tenant une branche enflammée à pleines mains et courant droit sur le monstre en craint comme un sauvage.

Brandissant son arme il courut courageusement vers l'animal pour lui transpercer le poitrail. Peut-être un peu surprise par tant d'audace, cette dernière se redressa et sembla un instant s'offrir à la lance enflammée que tenait mon ami. Son torse se gonfla faisant crisser les centaines d'écaillés les unes sur les autres et se sa gueule largement ouverte, le dragon expira une torchère qui nettoya tout sur plus de cent pieds devant lui. La chaleur fut telle que depuis mon fourré, je la ressentis comme une bourrasque d'un vent chaud. Pris dans le tourbillon de flammes, Roland n'avait pu s'échapper. Sitôt que la tempête de feu fut retombée, j'aperçus le corps calciné de mon infortuné camarade qui gisait dans un sillon de neige fondue. L'animal fit quelques pas pour s'en saisir avec le bout de sa mâchoire et je ne pus supporter de voir la suite, je baissais instinctivement les yeux. Je me vis perdu car tout brûlait autour de moi et j'eus peur de devoir sortir de ma retraite.

Quand le calme revint, l'infâme carnassier se remit à déguster les restes de la biche qu'il avait abandonné un peu plus tôt. Il broyait sans difficulté les os de la carcasse pour réduire en charpie ce qui n'était plus maintenant qu'un vague morceau de viande déchiquetée. Alors, j'attendis patiemment qu'il eût fini son repas pour quitter mon refuge et fuir au plus vite ces lieux démoniaques. Quand l'énorme dragon fut enfin repus et qu'il quitta définitivement les lieux, il faisait déjà sombre. A présent, je ne regardais plus derrière moi et courrait à tout rompre au travers des bois. Par miracle, je retrouvais l'endroit où nous avions fait halte à l'aller et profitais de cette aubaine pour suivre les traces laissées dans la neige comme un fil d'Ariane.

Toutes les scènes abominables de cette journée se bouscuaient dans ma tête et je n'en finissais pas de me confondre en remords et culpabilité. Pourquoi avais-je survécu à ce drame qui venait de coûter la vie à tous mes plus proches amis ? Qui pourrait entendre ce récit délirant alors même que l'animal mythique qu'on disait sorti de l'imagination des conteurs venait de faire un carnage innommable sous mes yeux ? A qui pourrais-je désormais me confier puisque tous, y compris ma douce Clotilde étaient définitivement partis ? Jamais personne ne croirait à mon histoire. Et dire que les enquêteurs avaient si longtemps cherché ce que nous venions malencontreusement de découvrir. Mais il y avait pire: la bête était toujours là et hanterait la région de sa présence.

Dans ma tête, le battements de mon cœur résonnaient comme autant de coups qu'on m'aurait assésés avec un bâton. Tous mes membres n'étaient plus que sang et déchirures et je souffrais à la fois du froid et de mes blessures. Et tandis que j'arrivais à portée de cloche de la chapelle, ma vue se brouilla derrière un voile de larmes et de fatigue qui m'emporta. Après ce moment, je ne me souviens plus que de mon réveil, je ne sais plus ni quand, ni où mais ce dont je me rappelle ce sont leurs premiers mots lorsque j'ouvri enfin les yeux: sous les regards bienveillants de mes parents et des gens du village on m'interrogea aussitôt:

- "Nicodème, Clotilde, Roland, Thierry, Jacquot, où sont-ils ? que vous est-il arrivé ? où étiez-vous ?..."

Et puis, le premier mot attendrissant vint de ma mère:

- "comment te sens-tu ?".

Je n'eus pas tout de suite envie de répondre à toutes ces questions qui venaient de toutes parts. Aussi, on fit sortir toutes les personnes non directement concernées. Mais les parents des uns et des autres restant, ainsi que l'incontournable monsieur de Fulbert, la pièce était encore largement remplie et je reconnus celle-ci comme étant l'endroit où avait été menée l'enquête sur la mort de Lise. Avec mes camarades, nous l'avions entrevue par l'une des fenêtres lorsque nous cherchions à épier les enquêteurs.

Les questions reprirent et Fulbert y mit de l'ordre en faisant respecter certaines priorités. Ma santé fut la première préoccupation de ma famille et, bien que souffrant encore de divers traumatismes dont plusieurs brûlures assez importantes, paradoxalement aussi des gelures, mais aussi quelques plaies dont une assez profonde à un bras et des ecchymoses sur presque tout le corps, j'étais encore vivant et c'était déjà beaucoup.

Alors je commençais par annoncer la mort de mes camarades dont j'attribuais la disparition à une chute dans un quelconque trou que je n'arrivais plus à situer. Mon récit fut donc assez évasif et peu fidèle à la réalité des faits. Les dizaines d'yeux penché sur moi et ces regards attentifs au moindre de mes mots ne m'incitèrent guère à me proclamer comme un miraculé ayant échappé aux griffes d'un monstre couramment appelé dragon. Nul ne m'eut écouté plus avant et chacun m'aurait accusé de mensonge. Aussi, ma vérité ne fut pas celle qu'on entendit sortir de mes lèvres. J'abrégeais mon témoignage en limitant nos déboires à une banale chute aux conséquences tragiques qu'on aurait fait quelque part aux alentours de Mouthe alors que nous ne faisons que nous promener. Pas un mot sur l'immonde et cruel monstre ailé.

Pourtant j'aurai tellement voulu me libérer de ce cauchemar qui revenait hanter mes jours et mes nuits. Chaque détail de notre périple jusqu'à la chute de Jacquot dans l'eau froide de la résurgence par laquelle j'avais réussi à m'extirper du piège du gouffre, oui, chaque détail me revenait comme si je le revivais avec la même intensité. Ce qui m'occasionna de nombreuses nuits d'insomnie et d'agitation pour lesquelles mes parents s'inquiétèrent pendant toute mon adolescence. Mais je voulais que personne ne sache jamais quelle fut cette aventure périlleuse dans laquelle j'avais entraîné mes camarades car j'en éprouvais une grande honte.

Les funérailles avaient eu lieu sans enterrement et ça avait été un déchirement pour les familles en deuil. Ce jour là, je n'avais pas pu accompagner mes parents, je redoutais trop l'épreuve. Chaque jour d'école était un calvaire que je vivais avec angoisse, en particulier lorsque je voyais les places laissées vacantes par les disparus. J'étais souvent pris de crises de larmes, elles qui avaient fait défaut lors des instants les plus effrayants de notre lutte pour survivre. Mes résultats scolaires furent catastrophiques durant les deux années qui suivirent. Alors mes parents décidèrent de me mettre en internat au couvent afin que le lieu m'inspira plus de quiétude.

Mais là où j'aurais dû apaiser mes tourments, me vint la haine et j'en vins à convaincre d'un nouveau but: mort à la bête ! J'étais persuadé qu'un jour je vengerais mes amis.

Chapitre 10

Renaissance

Patiemment, je reconstruisis ma vie baigné dans l'atmosphère monacale faite de lecture et de contemplation. Non pas que je me fis moine ou ecclésiaste, mais simplement en m'écartant de mon obsession de vengeance au profit d'une forme de sagesse. On m'enseigna l'art de la lecture et celui des sciences biologiques, ce qui fit de moi plus tard un véritable artisan de la terre, mettant à profit mes connaissances pour faire fructifier le bien des semences ou de l'élevage. Mais cette quête de savoir biologique avait aussi comme motivation de connaître mieux l'anatomie et plus précisément comment étaient faits les animaux et quels étaient leurs vulnérabilités. Bien entendu toujours avec la conviction de venir un jour à bout du monstre.

L'année de mes dix-huit ans, je quittais enfin l'école du Prieuré et rejoignis ma famille pour aider mon père aux travaux des champs. Il était fier de moi et faisait tout pour me faire oublier mon passé dramatique. Hélas, lorsque nous allions aux champs et que nous approchions du bois de Noirmont, des souvenirs pénibles me taraudaient l'esprit et j'aurai sans doute poussé mon chemin plus avant, fourche à la main pour achever ce que Roland n'avait pu faire: tuer ce maudit dragon.

Entre les travaux des champs, je retrouvais mes autres camarades de Mouthe qui avaient bien grandi eux aussi. Parmi eux, il y avait Margot l'une des sœurs du regretté Jacquot. Dans sa famille, j'avais bon accueil quand je venais chercher le fromage pour notre maison. Souvent, ils me gardaient à leur table où avec eux, je partageais le repas. La perte de leur fils avait créé un grand vide dans leur famille habituée aux grandes tablées et peut être que ma présence comblait quelque peu ce manque. J'étais aussi le dernier à l'avoir vu vivant., c'était d'ailleurs le seul que je n'avais pas réellement vu mort sous le joug du dragon.

Dès le premier repas de la sorte, le regard de Margot et le mien s'étaient rencontrés. A chaque visite, elle venait à ma rencontre, d'abord timidement, puis, au fil du temps, elle se fit plus entreprenante. Elle était plus jeune que moi et ce n'était pas de tradition au village que les filles aillent au devant des hommes, mais cela me plaisait bien. Elle avait un savoir faire particulier pour la fabrication du comté, j'admirais la grâce avec laquelle ses mains délicates caressaient la meule de fromage pour en sentir la maturité. De la tranche caillé au salage en passant par le moulage, elle avait tout appris de son père.

Margot ne resta pas non plus indifférente à mes remarques sur sa gentillesse et sa grâce et ses sentiments à mon égard ne tardèrent pas à nous rapprocher. Notre attachement l'un pour l'autre nous conduisit alors à célébrer notre mariage le 26 juin 1846 en l'église de Mouthe. Celle-là même qui fut détruite par le feu en 1639 et enfin achevée d'être rebâtie deux ans avant nos épousailles. Le fardeau de ma peine sembla s'envoler avec ce bonheur retrouvé, même s'il me fallait vivre au quotidien aux côtés de celle qui avait perdu un frère, celui-là même qui fut mon ami. Heureusement, sa

grande famille généreuse nous procurait de magnifiques fêtes où enfants et petits enfants se retrouvaient souvent à la table familiale. Là on oubliait tout ce qui faisait du passé une bien triste histoire. Au contraire, le présent semblait nous sourire comme jamais.

Même le fait de parler de temps à autre à Margot de ses frères et sœur et par là même de Jacquot n'était plus aussi lourd à porter qu'autrefois. L'oubli vint à petites mesures avec le temps qui passait. Au l'été suivant, nous fîmes le vœux d'agrandir encore la famille, et notre premier enfant devait venir au monde durant les premiers jours du printemps de l'an 1848. Il avait fait très froid cet hiver là et nous avions craint pour le bébé que portait Margot. La nourriture se faisait rare en effet lors des hivers rigoureux et les bêtes autant que les hommes vivaient sur leur réserves. Mais son ventre s'arrondissait bien et mon émotion était à son comble lorsque j'entendais et sentais bouger l'enfant qu'elle portait.

Aux beaux jours, les travaux des champs reprirent dans les hauteurs de Mouthe, là où mes parents avaient quelques terres. C'est là que je menais le troupeau dans un grand pré à la lisière de la forêt du Noirmont. Un des ces jours là, je fis un grand feu des bois morts alentour pour rafraîchir les abords du pré où paissaient les vaches. Au loin, j'entendis sonner la cloche du village signe de ralliement quand se passait un événement. Croyant à la naissance de notre enfant, j'abandonnais le troupeau et courus à toutes jambes au village. Mais une bien mauvaise nouvelle m'y attendait: père était mort. Et mes amis m'accueillirent avec le peine sur leurs visages. Quand j'entrais dans la maison, Margot avait déjà rejoint les autres et me tomba dans les bras.

Ma mère vit donc seule son petit fils naître quelques semaines plus tard, alors qu'elle portait le deuil. Pour honorer la mémoire de mon père, on fit de son prénom le second de celui de Julien, notre enfant. Julien René Le Fauchaux fut donc mon premier héritier. Et un an plus tard naquit notre deuxième fils Bertrand Louis Paul juste pour la fête de l'été. Comme à l'habitude, tout le village se réunissait dans la grange Puteau et on y faisait un grand festin pour fêter le retour de la belle saison. Cette année là, je portais fièrement mes deux fils dans mes bras et embrassais la belle et souriante Margot qui me les avait donnés.

Au lendemain de ces beaux jours, la vie quotidienne faite des moissons, de l'élevage et des traites des vaches, occupait toute la famille. Lorsque j'allais aux champs de bon matin, il me tardait de retourner vers ma famille le soir venu pour vivre pleinement ce tout nouveau bonheur. Alors je déposais sur la table quelques fruit cueillis çà et là au bord du chemin et les enfants s'en régalaient. Parfois, nous emmenions les deux frères avec nous dans le pré et ils aimaient à s'y rouler comme autrefois nous l'avions fait nous-mêmes. Cet été fut donc sans doute un des plus beaux de ma vie et j'exultait.

Mais alors que Julien faisait déjà ses premiers pas, le destin du village fut à nouveau au centre d'une tourmente. J'avais ramené le troupeau à l'étable pour la traite et travaillé tard pour finir une journée harassante. L'une de mes vaches avait mis bas

au matin et avait beaucoup souffert car elle s'était blessée en traversant un gué quelques jours auparavant. Épuisé, je m'endormis presque tout habillé aux côtés de Margot, elle aussi fatiguée de sa journée avec nos deux enfants. Pourtant au cœur de la nuit, des meuglements sauvages m'éveillèrent en sursaut. Je mis d'abord ces cris au compte de la malheureuse vache qui souffrait, mais l'insistance des meuglements m'obligea à aller voir ce qui se passait. Et alors que je descendais l'escalier, un bruit suivi d'une secousse épouvantable ébranla la maison. Tout un pan de l'étable accolée à la maison venait de s'effondrer, entraînant avec lui une partie de la toiture.

Affolée, Margot me rejoignit dans l'étable où nous découvrîmes horrifiés les dégâts: le toit était éventré sur plus de la moitié de l'étable, pierres, poutres et planches s'étaient abattus sur le bétail. Un nuage de poussière en suspension masquait ce que je tentait d'éclairer de ma lampe à huile. Comme je m'avançais dans les gravats, un rapide coup d'œil me permit de voir qu'une vache manquait. En une seconde, je compris la gravité ce qui se passait et je sortis dans l'arrière cour pour voir l'état du bâtiment de l'extérieur car tout risquait de s'écrouler. Là, dans la clarté de la lune, et tandis que je tenais ma lampe à bout de bras, je vis soudain une ombre se déplacer à l'arrière de la ferme. A quelque distance de l'endroit où je me trouvais, une silhouette que je ne connaissais que trop bien se détachait sur l'horizon éclairé par la lune.

Terrorisé, je lançais alors ma lampe sans réfléchir en direction du dragon. Il était revenu, et il était là pour se repaître de viande fraîche. Margot qui avait été chercher les enfants en pleurs découvrit alors la scène que, par mon geste malencontreux, je venais d'éclairer. Derrière un rideau de flammes engendré par la lampe qui s'était fracassée au milieu des taillis, le corps gigantesque déployait à présent ses ailes tandis que j'entendais ce hurlement qui me rappela de lointains souvenirs. Alors que les gens du village commençaient à se rassembler autour de nous, réveillés par le vacarme, les hommes s'emparèrent de branches enflammées pour défier l'animal en le repoussant avec ces torches improvisées. Mais un dragon n'a pas peur des flammes et il envoya à plusieurs reprises des jets de feu qui repoussèrent les assaillants.

Un combat terrible s'engagea entre la bête et les villageois. Femmes et enfant s'enfuirent en courant bien loin des joutes enflammées. Il resta près d'une trentaine d'hommes vaillants qui tentaient de sauver leurs maisons et le bétail. Armés de fourches, de piques et d'objets divers certains n'hésitaient pas à s'approcher à portée de manche de l'animal. Mais le combat tourna court lorsque, encerclé par les hommes, le dragon s'éleva soudain de quelques battements d'aile et prit ainsi de l'altitude pour surplomber ses adversaires. Il lui fallut seulement deux expirations chargées de cette odeur caractéristique qui nous évoquait le feu pour embraser les premiers rangs de l'armée de fortune que nous constituions. Et son attaque ne faisait que commencer.

Chapitre 11

Combat à mort

Depuis deux heures déjà, que les villageois repoussaient tant bien que mal les attaques du monstre, on comptait de nombreux morts parmi eux. Attirés par les volées de cloches de Mouthe des habitants de Rondefontaine et de Gellin étaient venus renforcer leurs rangs. Mais rien n'y faisait, la gigantesque créature pouvait se mettre à l'abri d'un seul coup d'aile ou bien en envoyant une vague de feu qui repoussait aussitôt ses assaillants.

L'horreur était à son comble quand, sans doute agacé par le tintement du glas, la bête s'en prit au clocher et le fit s'effondrer en trônant au sommet, agrippé par ses serres. Elle semblait admirer son effroyable massacre du haut de son perchoir improvisé et se délectait de la panique qui régnait parmi les malheureux paysans. On ne comptait plus les maisons, étables et autre bergerie éventrées ou sous l'emprise des flammes. Déjà, plusieurs d'entre nous avaient renoncé à défendre leurs biens et s'étaient retranchés vers les bois. Avec Margot et les enfants, je finis moi aussi par fuir l'endroit désormais insoutenable par l'horreur qui y régnait et la chaleur intense que provoquait ce brasier.

Depuis les hauteurs de Mouthe, à l'orée du bois, on pouvait dominer l'enfer qu'était devenu en quelques heures ce qui fut notre village. Une lueur orangée surplombait les rares toitures encore debout et le ciel ressemblait à celui du soleil couchant à l'approche de l'hiver. Même à plusieurs centaines de mètres des dernières demeures, on pouvait nettement sentir la chaleur et l'odeur de brûlé. Alors que je me laissais envahir par le désespoir, j'aperçus le dragon qui fit un dernier passage au dessus du village comme pour parachever son œuvre dévastatrice. En quelques aller et retours dignes d'une hirondelle chassant avant l'orage, il réduisit à néant les dernières habitations. Puis il disparut dans la nuit avec un grand cri de victoire qui nous fit frémir. Plus aucun survivant ne pouvait sortir indemne de ces ruines, seules quelques unes et quelques uns d'entre nous avaient pu se réfugier à l'extérieur et se retrouvaient à présent sans logis.

De peur que les pleurs des enfants ne fit revenir le dragon, nous nous éloignâmes en tenant leur bouche dans nos mains. Je sentais tout le petit corps de Bertrand qui grelottait, non pas de froid, mais de peur et me rappela ce que j'avais moi-même ressenti des années auparavant. Margot tenait Julien à pleins bras et je suis sûr sans le lui avoir demandé qu'elle eut préféré mourir avec lui que de le laisser en proie aux mâchoires du démon. Plus de vingt ans en arrière, nombreux étaient les parents qui avaient dû vivre de tels instants sans pouvoir rien y changer. Ils avaient pleuré leurs enfants perdus sur des tombes vides en ne sachant jamais ce qui leur était réellement arrivés.

Loin du village, la dizaine de rescapés que nous étions s'arrêta, épuisés que nous étions. Ni le bruit, ni la lumière des flammes n'étaient plus perceptibles et

l'endroit nous sembla propice pour nous reposer. L'heure était venue de soigner nos blessures dont certaines étaient suffisamment préoccupantes pour devoir recourir à un médecin. Mais nous étions perdus en pleine forêt sans pouvoir nous repérer et harassés. Il nous fallait attendre que revienne le jour.

A l'aube, la rosée réveilla les quelques uns qui avaient pu trouver le sommeil. Dans le calme des bois, on n'entendait que quelques oiseaux qui sifflaient avec le lever du soleil. Durant la nuit, Guillaume avait quitté ce monde, ses meurtrissures profondes avaient eut raison de sa vie. Pendant que l'on enterra son corps, les enfants furent mis à l'écart et les femmes cherchaient quelques fruits des bois à leur donner. Je fis une prière pour que notre retour se fit sans autre perte et surtout pour que l'infâme animal se fut éloigné à jamais. Mais je savais qu'il rôderait tant qu'il y aurait un garde-manger à proximité de son antre.

Sitôt m'enterrement achevé et quelques prières dites, la petite troupe se mit en marche en se guidant sur la mousse accumulée aux arbres et qui indiquait la direction à prendre. Au sortir des bois, l'odeur acre des braises se fit sentir et orienta nos pas. Au loin, on distinguait une colonne de fumée qui montait dans les nuages, signe du désastre de la veille. Le spectacle était saisissant et nombre d'entre nous détournèrent le regard, attristés par la vision qui s'étalait devant nous. Enjambant quelques tas de pierres, on pénétra dans ce qui restait d'une vie bâtie à la force des bras durant des années alors même que deux autres incendies avaient autrefois déjà ruiné le village en l'an 1583 et une autre fois en 1639. Mais cette fois, les dégâts étaient immenses et il nous faudrait des années avant de revoir de la vie au village.

La peur me saisissait car je craignais qu'à tout moment, un bruissement d'ailes ne vint annoncer la fin pour nous tous. Mais rien ne vint troubler notre funeste visite des décombres. Chacun essayait désespérément de retrouver un quelconque souvenir parmi les débris et, de temps à autre, découvrait un corps calciné gisant sous un tas de pierre, tantôt avec une fourche à la main, surpris en pleine bataille. Du clocher de l'église effondré, les cloches gisaient éparpillées sur le sol, brisées par leur chute et agonisant leurs sons mélodieux au milieu des poutres noircies.

Gisèle Marmut la grande pleurait son époux et demeura assise sur les restes de sa demeure, le visage dans ses mains. Comme j'arrivais à la hauteur de la grange Puteau, ou du moins ce qu'il en restait, j'aperçus M de Fulbert agonisant et me suppliant de l'aider. Je m'approchais et découvrait avec horreur qu'il était amputé des deux jambes. Il avait réussi à se confectionner tant bien que mal de quoi faire des garrots mais ses heures étaient comptées tant il avait perdu de sang. Il me prit la main et me confia alors ces quelques mots :

- "je n'en ai plus pour très longtemps, mais je voudrai savoir quelque chose: tu savais de quoi était morte Lise n'est-ce pas ?"

- "non, je ne l'ai compris que plus tard, bien plus tard"

- "en découvrant la bête au gouffre hein ?"

- "hélas oui, je dois l'avouer"

- "et personne n'a su ce qui vous était arrivé, ou plutôt, ceux qui se doutaient ont fait mine de ne pas savoir"

- "mais pourquoi ce silence depuis des lustres sur l'existence de ce dragon ?" lui demandais-je alors. Ce à quoi il me répondit:

- "Vois-tu, les vieilles croyances et l'inquisition ont fait taire les gens de peur d'être jugé pour avoir semé mauvaise augure. Les dragons n'existent que par le diable et l'Eglise défend à quiconque d'en évoquer le simple mot. Autrefois, on accusa ceux qui en révélèrent la présence d'être de ceux qui colportaient le malheur. Depuis toujours, on a semé le trouble dans l'esprit des gens en leur faisant croire que le diable viendrait frapper si on évoquait son nom. Ici, le diable avait pris forme d'un dragon".

- "moi non plus je n'ai rien dit" avouais-je.

- "tu n'a rien dit parce que tu avais peur, tout comme les autres, sauf que ça n'était pas de la même chose qu'eux dont tu avais peur".

- "et vous avez compris tout cela ?"

- "c'est toi qui en a parlé dans tes cauchemars lorsque je t'ai soigné après ton retour au village à l'époque"

- "j'en ai parlé ? mais de quoi ? qu'ai-je dit ?"

- "rien qui ne fut dit à autrui, rassure-toi. J'en ai gardé le secret moi aussi"

Fulbert souffrait et chaque phrase prononcée lui demandait désormais un effort qui l'épuisait.

Il me regarda et je fus émus de voir que cet homme m'avait protégé. En effet, s'il avait parlé, sans doute m'aurait-on accusé de quelque connivence avec le démon pour avoir survécu là où les autres avaient péri.

Nos yeux se croisèrent et il comprit sans doute la reconnaissance que je lui témoignais en cet instant. Probablement apaisé par cette conviction il dit encore dans un dernier souffle:

- "vis en paix, tu n'as pas d'ennemi, seulement toi même si tu le crois encore".

Cette énigmatique confession me laissa un goût amer. Le temps des remords me vint alors car je commençais à entrevoir ce que mon silence, vingt deux ans plus tôt avait pu masquer. En effet, même si d'aucun connaissaient l'existence du secret du gouffre, avoir réveillé la bête n'était pas des choses que j'avais envie alors de raconter. Mon silence fut un crime car il avait fait souffrir des parents et permis à la bête de revenir tuer tous ceux que j'aimais.

Cette journée se termina en calvaire pour moi lorsqu'à chaque regard de l'un ou l'autre des survivants, je m'imaginai ce qu'il aurait pu penser s'il avait su que j'avais menti sur la véritable raison de la mort de mes compagnons de l'Alliance du Noirmontais.

Chapitre 12

Mouthe la neuve

Parmi les quelques villageois qui restaient, plusieurs moururent de la peste ou d'autres maladies à force d'avoir transporté les corps de nos morts. Les années qui suivirent furent extrêmement pénibles pour tous et un a un je vis disparaître mes amis et mes proches. Je pleure encore ma douce Margot qui parti les rejoindre à l'hiver 53 alors que nous venions à peine de rebâtir la ferme. Heureusement, nos enfants ne connurent pas ces souffrances car nous les avons écarté du village le temps de la reconstruction. D'ailleurs, je ne les revis que deux fois, avant qu'ils ne quittent définitivement le hameau et la contrée. J'avais tenu à ce qu'ils soient présent à l'enterrement de leur mère même s'ils étaient encore jeunes, et puis ils retournèrent aux études à Besançon la grande. La seconde fois fut pour me présenter la fiancée de Bertrand qu'il avait connu là bas.

Jamais je n'avais osé avouer mon histoire, pas même à eux jusqu'à ce jour de 1880 où, âgés d'une trentaine d'années, je me décida à leur expliquer tout ceci. Ils m'accusèrent de délirer et me renièrent comme leur père. A nouveau, je payais mon péché: après avoir tout perdu, voilà que je perdais maintenant mes enfants.

Mouthe se reconstruisit peu à peu et s'agrandit même. On fit venir un bâtisseur pour remettre debout le clocher et on construisit un hôtel de ville sur des plans de Pierre Marnotte qui fit alors de Mouthe le village le plus important de la contrée. Il faut dire que nous étions dans le besoin et que les terres se vendaient alors pour quelques sous attirant les gens des villes. En quelques temps la vie reprit et les rues s'animèrent de nouveaux villageois.

Les histoires du passé s'étaient éteintes avec les plus anciens et j'étais sans doute le seul à connaître encore la vérité. Parfois on entendait parler d'un monstre de légende qui aurait terrorisé ces lieux. Toute légende a un fond de vérité, mais est-elle bonne à révéler ?

Le temps vint pour moi de me retirer après des années de labeur. Je décidais alors que rejoindre le Prieuré pour m'y repentir auprès des moines. Ce que je fais aujourd'hui après bien des tourments. La maladie m'a saisi et je sais que je quitterai bientôt ce monde. Seules mes premières années m'auront rendu heureux, jusqu'à ce que la curiosité de notre enfance n'emporte avec elle ceux que j'aimais. Même après mon mariage, trop de souvenirs liés à la parenté de Margot avec son frère disparu m'avaient possédé l'esprit et je ne fus jamais totalement heureux d'avoir à lui cacher la vérité sur sa mort.

J'entrais donc au Prieuré comme je l'avais quitté après l'école des années auparavant. Mais cette fois, avec la conviction d'y trouver enfin la paix attendue, fusse au prix d'une lourde confession. Le chemin fut difficile et il me fallut apprendre à entrer au plus profond de moi-même pour y puiser les forces de vie alors même que j'avais songé à finir mes jours plus tôt. Un frère de la communauté m'en avait dissuadé

après qu'il m'ait surpris à tenter de le faire. Invoquant le pardon de Dieu qui viendrait sur moi le temps venu, il lui avait opposé son courroux si jamais je mettais fin à ma vie sans qu'il l'eut lui-même décidé. La souffrance n'en fut que plus dure à supporter, mais je tins alors par la prière que m'enseignèrent les moines.

Un jour, l'un des frères m'invita à venir jusqu'à sa cellule pour lui prêter main forte alors qu'il voulait déplacer son lit. J'identifias alors sa cellule comme celle ayant autrefois été celle du frère Horace où j'avais subtilisé la carte à l'origine de toute cette histoire. Frère Cassandre ne comprit pas ma réticence à pénétrer dans ce lieu chargé de symbole pour moi et je dus me résigner à surmonter mes peurs pour l'aider à déplacer le fameux lit. L'empreinte des étagères du frère Horace avait définitivement décoloré le mur, mais je percevais encore l'image qui avait à jamais marqué mon destin: la feuille qui s'était échappée du livre intitulé "Mouthe immolée par Satan". J'aurai bien voulu savoir ce que contenait finalement cet ouvrage. Aussi, avec malice, je demandais à l'occupant des lieux:

- "avez-vous connu vos prédécesseurs qui ont occupé cet endroit ?"

- "non, vous savez, je ne suis pas depuis longtemps au Prieuré. Vous y connaissiez quelqu'un ?".

- "il se trouve que j'y étais élève. En fait, je cherche un ouvrage qu'on utilisait autrefois et je crois savoir que notre instituteur était ici."

- "Ah, bien", fit-il "vous devriez peut être demander au frère Henri; le bibliothécaire".

- "oui, sans doute, c'est ce que je ferai"

Mais malgré quelques tentatives pour tenter de retrouver discrètement le précieux livre, j'y renonça d'autant plus facilement qu'il m'eût fallu un interprète pour le décrypter. Alors j'oubliais cette quête.

De temps à autre on me relatait ce qui se passait à l'extérieur et plus particulièrement, à ma demande, la vie à Mouthe. C'était, disait-on une fort jolie petite ville à présent et sa population avait presque doublé par rapport à ce qu'elle était avant l'incendie. L'incendie, c'est ainsi qu'on désignait avec pudeur pour certains, par ignorance pour d'autres, ce qui s'était passé là bas. On m'a dit tout récemment que c'est comme cela que figure l'événement dans les registres de la ville, et ce, jusqu'à Besançon. Je tiens cela de notre intendant qui se rend souvent à la ville et rencontre quantité de gens. Il m'a renseigné sur ce point alors que je lui avais confié cette petite mission d'enquête.

A plusieurs reprises je fus à l'épreuve de mes propres craintes et presque soulagé d'apprendre que la maladie me gagnait et finirait sans doute par m'emporter. D'après les dires du médecin qui m'avait annoncé cela, la mauvaise grippe qui m'avait affecté avait dégénéré et mes bronches étaient maintenant touchées. J'avoue modestement ne rien comprendre à cette science, mais je sais que c'est grave.

Voilà ami lecteur ce que m'a donc raconté Benoît le Faucheur dans des dernières heures de vie avant de conclure ainsi:

- "Maintenant que j'arrive au terme de ma vie ici bas, je vous demande mon père de bien vouloir intercéder auprès de Dieu pour qu'il me pardonne mon mensonge qui aura coûté tant de vies. Elles auraient pu être épargnées si j'avais parlé. Mais la peur d'être puni m'a fait porter le lourd fardeau que je viens de vous dévoiler durant près de cinquante neuf ans. Alors je reconnais avoir trahi à la fois la confiance de mes proches et celle de notre Seigneur en n'avouant pas avoir participé à cette quête du secret du gouffre et entraîné avec moi des innocents jusqu'à ce qu'ils en meurent".

Les mots que je lui dis alors resteront dans le secret de la confession, mais toi, ami qui lit ces lignes, tu sais maintenant l'histoire qu'il m'a contée et que je gardas à mon tour comme un secret. Maintenant que moi aussi je m'en vais bientôt quitter cette terre, il me fallait laisser un témoignage de cet homme.

Au sein de notre communauté, nous sommes quelques uns à avoir lu le fameux manuscrit. Son titre réel était "Regnes Diabolus de abyssus infernus de Nigermonts" ce qui veut dire mot à mot : "Règne du Diable dans les abîmes de l'Enfer de Noirmont". Nul ne sait plus quand exactement il fut rédigé, mais sa lecture a donné naissance à bien des interprétations. Dans le Noirmont, les gens de la terre ont transmis de génération en génération des bribes de cet ouvrage qui révèle où et comment a été découvert le gouffre et son occupant. Ce dernier aurait déjà été la cause de destructions de villages dans la région depuis deux ou trois cent ans. Le fait est que de nombreux incendies ont ravagé des hameaux de la contrée dont Mouthe à trois reprises. Mais personne d'autre que Benoît n'avait jamais raconté avec autant de détails sa confrontation avec le dragon qui hante ces lieux.

Dans le manuscrit, très certainement rédigé par un homme d'Eglise et peut être même un frère moine, la bête est présentée comme l'incarnation du Démon et ses actes incendiaires comme la conséquence d'offenses à Dieu qui auraient déchaîné l'Ange des Enfers. Autrefois, on accordait beaucoup de croyances aux sacrifices humains pour calmer les créatures effrayantes qui peupleraient la Géhenne. Parfois, lorsque l'on ne satisfaisait pas à ces offrandes, le monstre pouvait se fâcher et mettre en péril les hommes et leurs terres. L'Eglise avait fait siennes certaines de ces traditions séculaires en menaçant les pêcheurs de finir sous le joug de Satan et de ses serviteurs, en l'occurrence un monstre des profondeurs de la terre, dès lors qu'ils ne respectaient pas le Seigneur. C'était un moyen de justifier l'existence de tels monstres que nul ne pouvait ni contrôler ni même approcher. Enfin, le livre, parachevé par un mystérieux épilogue qui ne semble pas être du même auteur, ajoute que nul ne doit jamais divulguer ce qui reste la connaissance des sages de l'Eglise romaine. D'où le secret qui a toujours entouré ces pages soigneusement rebaptisées d'un titre moins évocateur.

Ami, je te confie à présent ce secret. Libre à toi d'en faire ce qu'il te plaira. Mais tu dois savoir qu'à ce jour, personne n'a pu dire si le dragon du gouffre de Noirmont vit toujours ou non. Peut être attend-il son heure, qui sait ?

FIN